

Propositions

LA
HAINE DE
LA POÉSIE

par

GEORGES BATAILLE



LA
HAINE DE
LA POÉSIE

DU MEME AUTEUR

L'anus solaire, *Galerie Simon* 1931.

Le coupable, *Gallimard* 1944.

Sur Nietzsche, *Gallimard* 1945.

L'expérience intérieure, *Gallimard* 1945.

Dirty, *Editions Fontaine* 1945.

L'alleluia, *K. Editeur* 1947.

Méthode de méditation, *Editions Fontaine* 1947.

A paraître :

Histoire de rats, (*Tirage de Luxe*), *Éditions de Minuit*.

La part maudite, *Éditions de Minuit*.

Sade et l'essence de l'érotisme, *Editions de Minuit*.

Propositions

3

02
5603
A695
H3

LA
HAINE DE
LA POÉSIE

par

GEORGES BATAILLE



Les Amis des Éditions de Minuit

Copyright by Editions de Minuit 1947.
*22, Boulevard St-Michel, Paris-6**
Tous droits réservés.

*« Sa bouche ne disait que : « Jésus »
et « Catherine ». Et tandis qu'il par-
lait ainsi, je reçus la tête dans mes
mains, fixant les yeux sur la divine
bonté et disant : « Je le veux ».*

.. . . .

*» Quand il fut enterré, mon âme
se reposa en paix et tranquillité et
dans un tel parfum de sang que je
ne pouvais souffrir l'idée d'enlever ce
sang qui avait coulé de lui sur moi. »*

SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

*« Durant cette agonie, l'âme est
inondée d'inexprimables délices. »*

SAINTE THÉRÈSE D'AVILA.

Invocation à la chance

PREMIÈRE PARTIE

L'ORESTIE

L'ORESTIE

Orestie
rosée du ciel
cornemuse de la vie

nuit d'araignées
d'innombrables hantises
inexorable jeu des larmes
ô soleil en mon sein longue épée de la mort

repose-toi le long de mes os
repose-toi tu es l'éclair
repose-toi vipère
repose-toi mon cœur

HAINÉ DE LA POÉSIE

les fleuves de l'amour se rosissent de sang
les vents ont décoiffé mes cheveux d'assassin

chance ô blême divinité
rire de l'éclair
soleil invisible
tonnant dans le cœur

chance nue
chance aux longs bas blancs
chance en chemise de dentelle.

La discorde

L'ORESTIE

**Dix cent maisons tombent
cent puis mille morts
à la fenêtre de la nue.**

HAINÉ DE LA POÉSIE

Ventre ouvert
tête enlevée
reflet de longues nuées
image d'immense ciel.

L'ORESTIE

Plus haut
que le haut sombre du ciel
plus haut
dans une folle ouverture
une traînée de lueur
est le halo de la mort.

HAINÉ DE LA POÉSIE

J'ai faim de sang
faim de terre au sang
faim de poisson faim de rage
faim d'ordure faim de froid.

Moi

L'ORESTIE

Cœur avide de lueur
ventre avare de caresses
le soleil faux les yeux faux
mots pourvoyeurs de la peste

la terre aime les corps froids.

HAINÉ DE LA POÉSIE

**Larmes de gel
équivoque des cils**

**lèvres de morte
inexpiables dents**

absence de vie

nudité de mort.

L'ORESTIE

A travers le mensonge, l'indifférence, le claquement
des dents, le bonheur insensé, la certitude,

dans le fond du puits, dent contre dent de la mort,
une infime parcelle de ... aveuglant naît d'une accu-
mulation de déchets,

je la fuis, elle insiste, injectée, dans le front, un
filet de sang se mêle à mes larmes et baigne mes cuis-
ses,

infime parcelle née de supercherie, d'avarices impu-
dentes,

non moins indifférente à soi que la hauteur du ciel,
et pureté-de bourreau, d'explosion coupant les cris.

HAINÉ DE LA POÉSIE

**J'ouvre en moi-même un théâtre
où se joue un faux sommeil
un truquage sans objet
une honte dont je sue**

**pas d'espoir
la mort
la bougie soufflée.**

Entre temps, je lis les Nuits d'octobre, étonné de sentir un décalage entre mes cris et ma vie. Au fond, je suis comme Gérard de Nerval, heureux de cabarets, de riens (plus équivoque?). Je me rappelle dans Tilly mon goût pour les gens du village, au sortir des pluies, de la boue, du froid, les viragos du bar maniant les bouteilles et le nez (le tarin) des grands domestiques de ferme (saouls, boueusement bottés); la nuit, les chansons de faubourg pleuraient dans des gorges vulgaires, il y eut des allées et venues de bringue, des pets, des rires de filles dans la cour. J'étais heureux d'écouter leur vie, griffonnant mon carnet, couché dans une chambre sale (et glacée). Pas l'ombre d'ennui, heureux de la chaleur des cris, de l'envoûtement des chansons : leur mélancolie prenait à la gorge.

and others' to this
the way to give a
a hundred years

Le Toit du Temple

L'ORESTIE

Sentiment d'un combat décisif dont rien ne me détournerait maintenant. J'ai peur ayant la certitude que je n'éviterai plus le combat.

La réponse ne serait-elle pas : « que j'oublie la question? »

Il me sembla hier avoir parlé à ma glace.

*Il me sembla voir assez loin comme à des lueurs
d'éclair une région où l'angoisse a conduit... Senti-
ment introduit par une phrase. J'ai oublié la phrase :
elle s'accompagna d'un changement peu perceptible,
comme un déclic coupant les liens.*

*Je perçus un mouvement de recul, aussi décevant
que celui d'un être surnaturel.*

*Rien de plus détaché ni de plus contraire à la mal-
veillance.*

J'éprouvais comme un remords l'impossibilité de jamais annuler mes affirmations.

Comme si quelque intolérable oppression nous gênait.

Désir — à trembler — que la chance survenant, mais dans l'incertitude de la nuit, imperceptible, soit cependant saisie. Et si fort que fût ce désir, je ne pouvais qu'observer le silence.

Seul dans la nuit, je demeurai à lire, accablé par ce sentiment d'impuissance.

*Je lus en entier Bérénice (je ne l'avais jamais lu).
Seule une phrase de la préface m'arrêta : « ... cette
tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tra-
gédie ». Je lus, en français, le Corbeau. Je me levai
touché de contagion. Je me levai et pris du papier.
Je me rappelle la hâte fébrile avec laquelle j'atteignis
la table : pourtant j'étais calme.*

J'écrivis :

il s'avança
une tempête de sable
je ne puis dire que
dans la nuit
elle avança comme un mur en poussière
ou comme le tourbillon drapé d'un fantôme
elle me dit
où es-tu
je t'avais perdu
mais moi
qui jamais ne l'avais vue
je criai dans le froid
qui es-tu
démente
et pourquoi
faire semblant
de ne pas m'oublier
à ce moment
j'entendis tomber la terre

L'ORESTIE

je courus
traversai
un interminable champ
je tombai
le champ aussi tomba
un sanglot infini le champ et moi
tombèrent

nuit sans étoile
vide mille fois éteint
un tel cri
te perça-t-il jamais
une chute si longue.

En même temps, l'amour me brûlait. J'étais limité par les mots. Je m'épuisai d'amour dans le vide, comme en présence d'une femme désirable et désahabillée — mais inaccessible. Sans même pouvoir exprimer un désir.

Hébétude. Impossible d'aller au lit malgré l'heure et la fatigue. J'aurais pu dire de moi comme il y a cent ans Kierkegaard : « J'ai la tête aussi vide qu'un théâtre où l'on vient de jouer. »

Comme je fixais le vide devant moi, une touche aussitôt violente, excessive, m'unit à ce vide. Je voyais ce vide et ne voyais rien, mais lui, le vide, m'embrasait.

HAINÉ DE LA POÉSIE

Mon corps était crispé. Il se contracta comme si, de lui-même, il avait dû se réduire à l'étendue d'un point. Une fulguration durable allait de ce point intérieur au vide. Je grimaçais et je riaï, les lèvres écartées, les dents nues.

Je me jette chez les morts

L'ORESTIE

La nuit est ma nudité
les étoiles sont mes dents
je me jette chez les morts
habillé de blanc soleil.

HAINÉ DE LA POÉSIE

La mort habite mon cœur
comme une petite veuve
elle sanglote elle est lâche
j'ai peur je pourrais vomir

la veuve rit jusqu'au ciel
et déchire les oiseaux.

L'ORESTIE

A ma mort
les dents de chevaux des étoiles
hennissent de rire je mords

mort rase
tombe humide
soleil manchot

le fossoyeur à dents de mort
m'efface

l'ange au vol de corbeau
crie
gloire à toi

HAINÉ DE LA POÉSIE

je suis le vide des cercueils
et l'absence de toi
dans l'univers entier

les trompes de la joie
sonnent insensément
et le blanc du ciel éclate

le tonnerre de la mort
emplit l'univers

trop de joie
retourne les ongles.

J'imagine
dans la profondeur infinie
l'étendue déserte
différente du ciel que je vois
ne contenant plus ces points de lumière qui vacillent
mais des torrents de flammes
plus grands que le ciel
plus aveuglants que l'aube

abstraction informe
zébrée de cassures
amoncellement
d'inanités d'oublis

L'ORESTIE

d'un côté le sujet JE
et de l'autre l'objet
univers charpie de notions mortes
où JE jette en pleurant les détrit
les impuissances
les hoquets
les discordants cris de coq des idées

ô néant fabriqué
dans l'usine de la vanité infinie
comme une caisse de dents fausses

JE penché sur la caisse
JE ai
mon envie de vomir envie

ô faillite
extase dont je dors
quand je crie
toi qui es et seras
quand je ne serai plus
X sourd
maillet géant
brisant ma tête.

HAINÉ DE LA POÉSIE

**Le scintillement
le haut du ciel
la terre
et moi.**

L'ORESTIE

Mon cœur te crache étoile
incomparable angoisse
je me ris mais j'ai froid.

Etre Oreste

L'ORESTIE

*Le tapis de jeu est cette nuit étoilée où je tombe,
jeté comme le dé sur un champ de possibles éphé-
mères.*

*Je n'ai pas de raison de « la trouver mauvaise ».
Etant une chute aveugle dans la nuit, j'excède ma
volonté malgré moi (qui n'est en moi que le donné);
et ma peur est le cri d'une liberté infinie.*

*Si je n'excédais par un saut la nature « statique et
donnée », je serais défini par des lois. Mais la nature
me joue, me jette plus loin qu'elle-même, au delà des
lois, des limites qui font que les humbles l'aiment.*

HAINES DE LA POÉSIE

Je suis le résultat d'un jeu, ce qui, si je n'étais pas, ne serait pas, qui pouvait ne pas être.

Je suis, dans le sein d'une immensité, un plus excédant cette immensité. Mon bonheur et mon être même découlent de ce caractère excédant.

Ma bêtise a béni la nature secourable, agenouillée devant Dieu.

Ce que je suis (mon rire, mon bonheur ivres) n'en est pas moins joué, livré au hasard, mis à la porte dans la nuit, chassé comme un chien.

Le vent de la vérité a répondu comme une gifle à la joue tendue de la pitié.

Le cœur est humain dans la mesure où il se révolte (ceci veut dire : être un homme est « ne pas s'incliner devant la loi »).

Un poète ne justifie pas — il n'accepte pas — tout à fait la nature. La vraie poésie est en dehors des lois. Mais la poésie, finalement, accepte la poésie.

Quand accepter la poésie la change en son contraire (elle devient médiatrice d'une acceptation)! je retiens un saut dans lequel j'excèderais l'univers, je justifie le monde donné, je me contente de lui.

L'ORESTIE

M'insérer dans ce qui m'entoure, m'expliquer ou ne voir en mon insondable nuit qu'une fable pour enfants (me donner de moi-même une image ou physique ou mythologique)! non !...

Je renoncerais au jeu...

Je refuse, me révolte, mais pourquoi m'égarer. Si je délirais, je serais simplement naturel.

Le délire poétique a sa place dans la nature. Il la justifie, accepte de l'embellir. Le refus appartient à la conscience claire, mesurant ce qui lui arrive.

La claire distinction des divers possibles, le don d'aller au bout du plus lointain, relèvent de l'attention calme. Le jeu sans retour de moi-même, l'aller à l'au-delà de tout donné exigent non seulement ce rire infini, mais cette méditation lente (insensée, mais par excès).

C'est la pénombre et l'équivoque. La poésie éloigne en même temps de la nuit et du jour. Elle ne peut ni mettre en question ni mettre en action ce monde qui me lie.

La menace en est maintenue: la nature peut m'anéantir — me réduire à ce qu'elle est, annuler le jeu que je joue plus loin qu'elle — qui demande ma folie, ma gaieté, mon éveil infinis.

Le relâchement retire du jeu — et de même l'excès d'attention. L'emportement riant, le saut déraison-

HAINÉ DE LA POÉSIE

*nable et la calme lucidité sont exigés du joueur,
jusqu'au jour où la chance le lâche — ou la vie.*

Je m'approche de la poésie : mais pour lui manquer.

L'ORESTIE

Dans le jeu excédant la nature, il est indifférent que je l'excède ou qu'elle-même s'excède en moi (elle est peut-être tout entière excès d'elle-même), mais, dans le temps, l'excès s'insère à la fin dans l'ordre des choses (mais je meurs à ce moment-là).

Il m'a fallu, pour saisir un possible au sein d'une évidente impossibilité, me représenter d'abord la situation inverse.

A supposer que je veuille me réduire à l'ordre légal, j'ai peu de chances d'y parvenir entièrement : je pécherai par inconséquence ou par rigueur malheureuse.

Dans l'extrême rigueur, l'exigence de l'ordre est détentrice d'un si grand pouvoir qu'elle ne peut se retourner contre elle-même. Dans l'expérience qu'en ont les dévots (les mystiques), la personne de Dieu est placée au sommet du non-sens immoral : l'amour du dévot réalise en Dieu — auquel il s'identifie — un excès qui, s'il l'assumait personnellement, le jetterait à genoux, écœuré.

La réduction à l'ordre échoue de toutes façons : la dévotion formelle (sans excès) conduit à l'inconséquence. La tentative inverse a donc des chances. Il lui faut se servir de chemins détournés (de rires, de nausées incessantes). Sur le plan où ces choses se jouent, chaque élément se change en son contraire incessamment. Dieu se charge soudain d'« horrible grandeur ». Ou la poésie glisse à l'embellissement. A chaque effort que je faisais pour le saisir, l'objet d'une attente se changeait en un autre.

L'éclat de la poésie se révèle hors des beaux moments qu'elle atteint : comparée à l'échec de la poésie, la poésie rampe.

(Un commun accord situe à part les deux auteurs qui ajoutèrent à celui de la poésie l'éclat d'un échec. L'équivoque est liée à leurs noms, mais l'un et l'autre épuisèrent le sens de la poésie qui s'achève en son contraire, en un sentiment de haine de la poésie. La poésie qui ne s'élève pas au non-sens de la poésie n'est que le vide de la poésie, que la belle poésie.)

L'ORESTIE

Pour qui sont ces serpents... ?

L'inconnu et la mort... sans la mutité bovine, seule assez solide en de tels chemins. Dans cet inconnu, gaîment (?), un poète succombe (renonce à l'épuisement raisonné des possibles).

La poésie n'est pas une connaissance de soi-même, encore moins l'expérience d'un lointain possible (de ce qui auparavant n'était pas) mais la simple évocation par les mots de possibilités hors d'atteinte.

L'évocation a sur l'expérience l'avantage d'une richesse et d'une facilité infinie mais éloigne de l'expérience (essentiellement paralysée).

HAINE DE LA POESIE

Sans l'exubérance de l'évocation, l'expérience serait raisonnable. Elle commence à partir de ma folie, si l'impuissance de l'évocation m'écoeure.

La poésie ouvre la nuit à l'excès du désir. La nuit laissée par les ravages de la poésie est en moi la mesure d'un refus — de ma folle volonté d'excéder le monde. — La poésie aussi excédait ce monde, mais elle ne pouvait me changer. Ce qu'elle substitue à la servitude des liens naturels est la liberté de l'association, qui détruit les liens, mais verbalement.

Ma liberté fictive assura davantage qu'elle ne ruinait la contrainte du donné naturel. Si je m'en étais contenté, je me serais soumis à la longue à la limite de ce donné.

Je continuais de mettre en question la limite du monde, rayant la misère de qui s'en contente, et je ne pus supporter longtemps la facilité de la fiction : j'en exigeai la réalité, je devins fou.

Si je mentais, je demeurais sur le plan de la poésie, d'un dépassement verbal du monde. Si je persévérais en un décri aveugle du monde, mon décri était faux (comme le dépassement). En un certain sens, mon accord avec le monde s'approfondissait. Mais ne pouvant mentir sciemment, je devins fou (capable d'ignorer la vérité). Ou ne sachant plus, pour moi seul, jouer la comédie d'un délire, je devins fou encore mais intérieurement : je fis l'expérience de la nuit.

L'ORESTIE

La poésie fut un simple détour : j'échappai par elle au monde du discours, devenu pour moi le monde naturel, j'entrai avec elle en une sorte de tombe où l'infinité du possible naissait de la mort du monde logique.

La logique en mourant accouchait de folles richesses. Mais le possible évoqué n'est qu'irréel, la mort du monde logique est irréelle, tout est louche et fuyant dans cette obscurité relative. Je puis m'y moquer de moi-même et des autres : tout le réel est sans valeur, toute valeur irréelle ! De là cette facilité et cette fatalité de glissements, où j'ignore si je mens ou si je suis fou. La nécessité de la nuit procède de cette situation malheureuse.

La nuit ne pouvait qu'en passer par un détour.

La mise en question de toutes choses naissait de l'exaspération d'un désir, qui ne pouvait porter sur le vide !

L'objet de mon désir était en premier lieu l'illusion et ne put être qu'en second lieu le vide de la désillusion.

La mise en question sans désir est formelle, indifférente. Ce n'est pas d'elle qu'on pourrait dire : « c'est la même chose que l'homme ».

HAINÉ DE LA POÉSIE

La poésie révèle un pouvoir de l'inconnu. Mais l'inconnu n'est qu'un vide insignifiant, s'il n'est pas l'objet d'un désir. La poésie est moyen terme, elle dérobe le connu dans l'inconnu : elle est l'inconnu paré des brillantes couleurs et de l'apparence des êtres.

Ebloui de mille figures où se composent l'ennui, l'impatience et l'amour. Maintenant mon désir n'a qu'un objet : l'au-delà de ces mille figures et la nuit.

Mais dans la nuit le désir ment et, de cette façon, celle-ci cesse d'en paraître l'objet. Cette existence par moi menée « dans la nuit » ressemble à celle d'un amant à la mort de l'être aimé, d'Oreste apprenant le suicide d'Hermione, dont il est la cause involontaire. Elle ne peut reconnaître en l'espèce de la nuit « ce qu'elle attendait ».

Sur la publication, en un même livre, de poésies et d'une contestation de la poésie, du journal d'un mort et des notes d'un prélat de mes amis, j'aurais peine à m'expliquer. Ces sortes de caprices toutefois ne sont pas sans exemple, et j'aimerais dire ici qu'à juger par mon expérience, ils peuvent traduire aussi l'inévitable.

G. B.

DEUXIÈME PARTIE

HISTOIRE DE RATS

(Journal de Dianus)

HISTOIRE DE RATS

[*Premier carnet*]

Etat de nerfs inouï, agacement sans nom : aimer à ce point est être malade (et j'aime être malade).

B. ne cesse plus de m'éblouir : l'agacement de mes nerfs la grandit encore. Comme en elle tout est grand ! Mais dans mon tremblement j'en doute, tant elle a de facilité (car elle est fausse, superficielle, équivoque... N'est-ce pas évident ? elle embrouille et s'en tire à peu près, dit des sottises au hasard, se laisse influencer par des sots et s'agite à vide, passant à côté du creuset, du crible infini que je suis !).

HAINÉ DE LA POÉSIE

Je sais que maintenant je l'ennuie.

Non que j'aie donné prise à son mépris (je la déçois en ce que, par enjouement, par gentillesse, elle voulait l'impossible de moi) mais dans le mouvement qui la porte, elle écarte ce qu'elle connaît : ce qui me trouble en elle est cette impatience.

J'imagine un clou de grande taille et sa nudité. Ses mouvements emportés de flamme me donnent un vertige physique et le clou que j'enfonce en elle, je ne puis l'y laisser ! Au moment où j'écris, ne pouvant la voir et le clou dur, je rêve d'enlacer ses reins : ce n'est pas un bonheur mais mon impuissance à l'atteindre qui m'arrête : elle m'échappe de toutes façons, le plus malade en moi étant que je le veuille et que mon amour soit nécessairement malheureux. Je ne cherche plus en effet de bonheur : je ne veux pas le lui donner, je n'en veux pas pour moi. Je voudrais toujours la toucher à *l'angoisse* et qu'elle en défaille : elle est comme elle est mais je doute que jamais deux êtres aient communiqué plus avant dans la certitude de leur impuissance.

Dans l'appartement d'A. (je ne sais si A. ment, disant appartenir à l'ordre des jésuites (il aborda B. dans la rue, l'amusa par sa gravité dans l'hypocrisie ; le premier jour, il revêtit chez lui la soutane et ne fit que boire avec elle), dans l'appartement d'A., le mélange d'un extrême désordre des sens et d'une élévation du cœur affectée nous séduit comme des enfants.

Souvent même, à trois, nous rions comme des fous.

(Ce que j'attends de la musique : un degré de profondeur en plus dans cette exploration du froid qu'est l'amour *noir* (lié à l'obscénité de B., scellé par une incessante souffrance — jamais assez violent, assez louche, assez proche de la mort !)

Je diffère de mes amis me moquant de toute convention, prenant mon plaisir au plus bas. Je n'ai pas de honte vivant comme un adolescent sournois, comme un vieux, Echoué, ivre et rouge, dans une boîte de femmes nues : à me regarder morne et le pli des lèvres angoissé, personne n'imaginerait que je jouis. Je me sens *vulgaire* à n'en plus pouvoir et ne pouvant atteindre mon objet, je m'enfonce du moins dans une pauvreté réelle.

J'ai le vertige et la tête me tourne. Je me découvre fait de ma « confiance en moi » — précisément parce qu'elle me lâche. Si je n'ai plus mon assurance, un vide s'ouvre à mes pieds. La réalité de l'être est certitude naïve de la chance et la chance qui m'élève me mène à la ruine. Je rougis de me croire inférieur au plus *grand* : au point de n'y jamais penser, d'oublier que les autres m'ignorent.

La peur que B. ne m'abandonne, me laissant seul et, comme un déchet, malade du désir de me perdre,

HAINES DE LA POESIE

excite à la fin mon humeur. Je pleurais tout à l'heure — ou, l'œil vide, acceptais le dégoût — maintenant le jour luit et le sentiment du malheur possible me grise : la vie s'étire en moi comme un chant modulé dans la gorge d'un soprano.

Heureux comme un balai dont le jeu fait dans l'air un moulinet.

Comme un noyé se perd en crispant les mains, comme on se noie faute d'allonger le corps aussi paisiblement que dans un lit, de la même façon... mais je sais.

Tu ne veux pas te perdre. Il te faut jouir à *ton compte*. Tu tirais de l'angoisse des voluptés si grandes — elle t'ébranlaient de la tête aux pieds (je l'entends de tes joies sexuelles, de tes voluptés sales du « Moulin Bleu » : tu ne veux pas abandonner).

Ma réponse :

— J'abandonne à une condition...

— Laquelle ?

— Mais non... j'ai peur de B,

Ce triste paysage de montagnes sous le vent, le froid et la neige fondue : combien j'aimais vivre avec B.

HISTOIRE DE RATS

dans cet inhabitable endroit ! Les semaines ont vite passé — dans les mêmes conditions : de l'alcool, des instants d'orage (d'orageuse nudité), des sommeils pénibles.

Marcher, dans une tempête, sur un chemin de montagnes sans attrait, n'est pas une détente (ressemble davantage à une raison d'être).

Ce qui m'unit à B. est, devant elle et moi, l'impossible comme un vide, au lieu d'une vie commune assurée. L'absence d'issue, les difficultés renaissant de toutes façons, cette menace de mort entre nous comme l'épée d'Yseut, le désir qui nous tient d'aller plus loin que ne le supporte le cœur, le besoin de souffrir d'un incessant déchirement, le soupçon même — de la part de B. — que tout ceci ne mène encore, au hasard, qu'à la pauvreté, ne tombe dans l'ordure et le manque de caractère, font de chaque heure un mélange de panique, d'attente, d'audace, d'angoisse (plus rarement d'irritante volupté), que seule l'action peut résoudre (mais l'action...).

Etrange en somme que la difficulté rencontrée par le vice — la paralysie, le frein du vice — tienne au peu de force, aux misères des possibilités réelles. Ce n'est pas le vice qui effraie, mais les petites gens qui l'entourent, ses fantoches, hommes et femmes, mal venus, imbéciles, ennuyés. Je dois à vrai dire être pour

ma part une montagne assez désolée pour laisser l'accès du sommet même à de vieilles dames en perruque (elles me manqueraient pour un peu : dans les boîtes de nuit, les pitres, la mauvaise odeur — de chambre de malade — de l'or, la vulgarité clinquante m'agréent).

Je hais ces êtres bien venus auxquels manquent le sentiment des limites (d'une impuissance sans appel) : le sérieux dans l'ivresse du Père A. (il appartient sans conteste à la Société) n'est pas feint : ses discrets blasphèmes et sa conduite répondent — avec une sévérité morale insaisissable — au sentiment qu'il a de l'impossible.

Diné hier avec B. et le Père A. Devrais-je attribuer à la boisson les folles déclarations d'A. ? ou encore : l'énoncé de la vérité serait-il un moyen d'engager au doute et de tromper plus parfaitement ?

A. n'est pas diabolique, mais humain (humain ? ne serait-ce pas *insignifiant*) : si l'on oublie la robe et l'intérêt anecdotique, le religieux athée servant, dit-il, une cause hostile à l'Eglise. Un jésuite en peignoir de bain (le corps osseux et long et l'onction n'est en lui qu'un sarcasme de plus) est bien l'homme le plus nu qui soit : sa *vérité*, B., ravie, la touchait...

Je vis dans l'enchantement du dîner d'hier : B. belle comme une louve et noire, si élégante en peignoir rayé de bleu et de blanc, entrouvert de haut en

HISTOIRE DE RATS

bas. Sarcastique elle aussi devant le Père et riant comme une flamme élançée.

Ces moments d'ivresse où nous bravons tout, où, l'ancre levée, nous allons gaîment vers l'abîme, sans plus de souci de l'inévitable chute que des limites données dans l'origine, sont les seuls où nous sommes tout à fait délivrés du sol (des lois)...

Rien n'existe qui n'ait ce *sens insensé* — commun aux flammes, aux rêves, aux fous-rires — en ces moments où la consommation se précipite, au delà du désir de durer. Même le dernier non-sens à la limite est toujours ce sens fait de la négation de tous les autres. (Ce sens n'est-il pas au fond celui de chaque être particulier qui, comme tel, est *non-sens* des autres, mais seulement s'il se moque de durer — et la pensée (la philosophie) est à la limite de cet embrasement, comme la bougie soufflée à la limite d'une flamme.)

Devant la logique acérée, cynique et lucidement bornée du Père A., le rire ivre de B. (A. dans un fauteuil, enfoncé — à demi-nue, B. devant lui debout, moqueuse et folle comme une flamme) était ce mouvement insensé qui lève l'ancre et s'en va naïvement vers le vide. (En même temps mes mains se perdaient dans ses jambes... aveuglément ces mains cherchaient la fêlure, se brûlaient à ce feu qui m'ouvre le vide...)

A ce moment, la douceur de la nudité (la naissance des jambes ou des seins) touchait l'infini.

A ce moment, le désir (l'angoisse que double l'amitié) fut si merveilleusement comblé que je désespérai.

Ce moment immense — comme un fou-rire, infiniment heureux, démasquant ce qui dure après lui (en révélant l'inévitable déclin) — substituait l'alcool à l'eau, une absence de mort, un vide sans fin à la proximité apparente du ciel.

A. retors, rompu aux possibilités les plus folles et désabusé...

Si ce n'est B., je n'imagine pas d'être plus risiblement désespéré, non d'un espoir déçu, mais d'un désespoir véritable. L'honnêteté rigide apportée sans cœur à des tâches qu'on ne peut évoquer sans rire (tant elles sont subversives et paradoxales), l'absence d'envolée de méthodes apparemment faites pour étonner, la pureté dans la débauche (la loi logiquement écartée, il se trouve, faute de préjugés, dès l'abord au niveau du pire), la raillerie opposée aux délices dépassant l'égarément des sens, font d'A. l'analogue d'une épure d'usine. Le bon sens à tel point libéré des conventions a l'évidence d'une montagne — en a même la sauvagerie.

B. s'étonne devant lui des bizarreries du Père A.

Je lui montre en revanche quelles simples nécessités décident de sa vie : les dix années d'études profondes, le lent apprentissage de la dissimulation, de la désarticulation d'esprit, font d'un homme un indifférent. En un sens un peu changé..., *perinde ac cadaver*.

HISTOIRE DE RATS

— Crois-tu ? demanda B. (brûlante d'ironie, de plaisir).

Agenouillée aux pieds du Père... heureuse elle-même animalement de ma folie.

Renversé, le visage de notre ami s'éclaira d'un sourire railleur.

Non sans violence, il se détendit.

La lèvre amère et les yeux perdus dans la profondeur du plafond, noyés de bonheur ineffable.

B. me dit de plus en plus louve :

— Regarde le Révérend rire aux anges.

— Les anges du Seigneur, dit A., ravissent le sommeil du juste !

Il parlait comme on bâille.

Je regrette de n'être pas mort, regardant B. la lèvre humide, et la regardant dans le fond du cœur. Atteindre le plaisir exaspéré, l'extrême audace, épuisant du même coup le corps, l'intelligence et le cœur, annule à peu près la survie. En bannit tout au moins le repos.

*

Ma solitude me démoralise.

Un coup de téléphone de B. me prévient : je doute de la revoir avant longtemps.

Et « l'homme seul » est maudit.

B., A. vivent seuls, assez volontiers. A. dans un ordre, B. dans sa famille — pour insidieux que soient leurs rapports avec cet ordre, cette famille.

Je grelotte de froid. Soudain, inattendu, le départ de B. m'écœure.

HISTOIRE DE RATS

Je m'étonne : j'ai peur de la mort, une peur lâche et puérile. Je n'aime vivre qu'à la condition de brûler (il me faudrait sinon vouloir durer). Pour étrange que cela soit, mon peu d'entêtement à durer me retire la force de réagir : je vis noyé d'angoisse et j'ai peur de la mort, justement faute d'aimer vivre.

Je devine en moi la dureté possible, l'indifférence au pire, la folie qu'il faut dans les supplices : et je tremble pourtant, j'ai mal.

Je sais ma plaie inguérissable.

Sans ce défi de louve de B. — éclairant comme un feu l'épaisseur des brumes — tout est fade et l'espace est vide. En ce moment, comme une mer descend, la vie se retire de moi.

Si je veux...

Mais non.

Je refuse.

Je suis en proie à la peur dans mon lit.

Ce défi — sa fraîcheur de lis et les mains fraîches de nudité — comme un sommet du cœur, inaccessible...

Mais la mémoire est vacillante.

Je me souviens *mal*, de plus en plus mal.

Je suis si faible, souvent, que la force d'écrire me manque. La force de mentir ? Je dois le dire aussi : ces mots que j'aligne mentent. Je n'écirais pas en

prison sur les murs : je devrais m'arracher les ongles à chercher l'issue.

Ecrire ? se retourner les ongles, espérer, bien en vain, le moment de la délivrance ?

Ma raison d'écrire est d'atteindre B.

Le plus désespérant : que B. perde à la fin le fil d'Ariane qu'est dans le dédale de sa vie mon amour pour elle.

Elle sait mais oublie (n'est-il pas nécessaire, à cette fin, d'oublier ?) qu'elle et moi sommes entrés dans la nuit d'une prison dont nous ne sortirons que morts, réduits à coller, dans le froid, le cœur à nu contre le mur, dans l'attente d'une oreille collée de l'autre côté.

Malédiction ! que pour atteindre ce moment la prison soit nécessaire et la nuit, le froid qui suivent ce moment !

Passé hier une heure avec A.

(Je veux écrire en premier lieu ceci. Nous ne disposons pas de moyens pour atteindre : à la vérité nous atteignons ; nous atteignons soudain le point qu'il fallait et nous passons le reste de nos jours à chercher un moment perdu ; mais que de fois nous le manquons, pour cette raison précisément que le chercher nous en détourne, nous unir est sans doute un moyen... de manquer à jamais le moment du retour. — Soudain dans ma nuit, dans ma solitude, l'angoisse cède à la conviction : c'est sournois, non plus même arrachant (à force d'arracher, cela n'arrache plus), soudain le cœur de B. est dans mon cœur.

HISTOIRE DE RATS

Au cours de la conversation, le mouvement de bête traquée de la souffrance m'enlevait le désir de respirer. J'avais la tentation de parler : à ma tentation répondait un visage railleur (A. ne rit, ne sourit que rarement, il n'est pas en lui de *moment perdu* à la recherche duquel il serait condamné : il est *désespéré* (comme la plupart) ; d'ordinaire il subsiste une arrière-pensée de bonheur accessible).

Etranges reflets, dans une obscurité de cave, des lueurs de la nudité : L.N. et sa femme, E., élégants tous deux. E. me tournait le dos, décolletée, blonde, en robe de style rose. Elle me souriait dans la glace. Sa gaité insidieuse... Son mari relève la robe, du bout d'un parapluie, jusqu'à hauteur des reins.

Très dix-huitième, dit N. en mauvais français. Le rire d'E., dans la glace, avait la malice, éblouie, de l'alcool.

Etrange que la même lueur insensée brille pour tous les hommes. La nudité fait peur : notre nature en entier découlant du scandale où elle est le sens de l'horrible... Ce qui s'appelle *nu* suppose une fidélité déchirée, n'est qu'une réponse tremblée et bâillonnée au plus terrible appel qui nous soit parvenu. La furtive lueur entrevue dans l'obscurité ne demandait-elle pas le don d'une vie ? Chacun ne doit-il pas, bravant l'hypocrisie de tous (quelle stupidité dans le fond des conduites « humaines » !) retrouver la voie qui le mène à travers les flammes à l'ordure, à la nuit de la nudité ?

Le hibou survole, au clair de lune, un champ où
crient des blessés.

Je survole ainsi dans la nuit mon propre malheur.

Je suis un malheureux, un infirme solitaire. J'ai
peur de la mort, j'aime, et, de différentes façons, je
souffre : je délaisse alors mes douleurs *et je dis qu'el-
les mentent*. Dehors il fait froid. Je ne sais pourquoi
je brûle dans mon lit : je n'ai pas de feu, il gèle. Si
j'étais nu dehors, frappé, arrêté, perdu (j'entendrais
mieux que dans ma chambre ces sifflements et ces
détonations de bombes — à l'instant la ville est bom-
bardée), mes claquements de dents mentiraient
encore.

HISTOIRE DE RATS

J'ai déshabillé tant de filles au bordel. Je buvais, j'étais ivre et n'étais heureux qu'à la condition d'être indéfendable.

La liberté qu'on n'a qu'au bordel...

Je pouvais au bordel me déculotter, m'asseoir sur les genoux de la sous-maîtresse et pleurer. Cela n'importait pas non plus, n'était qu'un mensonge, épuisant néanmoins le pauvre possible.

J'ai de mon derrière une idée puérile, honnête et tant de peur au fond.

Mélange d'horreur, d'amour malheureux, de lucidité (le hibou !)...

Comme un fou évadé d'un asile, ma folie du moins m'enferme encore.

Mon délire est décomposé. Je ne sais si je ris de la nuit ou si la nuit... Je suis seul, et, sans B., je crie. Mon cri se perd de la même façon que la vie dans la mort. L'obscénité exaspère l'amour.

Souvenir effrayé de B. nue sous les yeux d'A.

Je l'étreignais éperdument et nos bouches se mêlaient.

A. troublé se taisait, « c'était comme à l'église ».

Et maintenant ?

J'aime B. au point d'en aimer l'absence et d'aimer en elle mon angoisse.

Ma faiblesse : brûler, rire, exulter, mais quand vient le froid, manquer du courage de vivre.

HAINES DE LA POESIE

Le pire : tant de vies indéfendables — tant de vanité, de laideur et de vide moral. Cette femme au double menton dont l'immense turban proclamait l'empire de l'erreur... La foule — ineptie, déchet — n'est-elle pas dans l'ensemble une erreur ? la chute de l'être dans l'individu, de l'individu dans la foule, n'est-ce pas, dans nos ténèbres, un « tout plutôt que... » ? Le pire serait Dieu : plutôt Madame Charles s'écriant : « quel amour de petit bibi », plutôt moi-même couché avec Madame Charles, mais le reste de la nuit sanglotant : condamné à vouloir l'impossible. Là-dessus, les tortures, le pus, la sueur, l'ignominie.

Toute une activité de mort en vue de résultats mesquins.

Dans ce dédale de l'impuissance (de tous les côtés le mensonge), j'oublie l'instant où *le rideau se lève* (N. soulevant la robe, E. riant dans la glace : je me précipitai, pris la bouche et les seins jaillirent de la robe...).

Nudité d'E..., nudité de B., me délivrerez-vous de l'angoisse ?

Mais non...

... donnez-moi de l'angoisse encore...

HISTOIRE DE RATS

L'extrême dévotion est l'opposé de la piété, l'extrême vice l'opposé du plaisir.

Quand je pense à mon immense angoisse, à la nécessité où je suis d'être inquiet, d'être en ce monde un homme respirant mal, aux aguets, comme si tout allait lui manquer, j'imagine l'angoisse de mes paysans d'ancêtres, avides de trembler de faim et de froid, dans l'air raréfié des nuits.

Comme ils ont voulu, dans les marécages de montagne où ils vécurent, mal respirer, étroitement trembler de peur (pour la nourriture, l'argent, les maladies des bêtes et des hommes, les méventes et les

sécheresses, et leurs joies vigoureuses à la merci d'ombres qui rôdaient).

Quant au patrimoine d'angoisse de la nudité qu'ils se léguaient (les feux de brandons chauves à l'instant de crapaud des conceptions), rien évidemment de plus « honteux ».

« Les pères ont mangé les raisins verts et les fils ont les dents agacées. »

Cela m'horripile enfin que mes grand'mères aient en moi la gorge serrée.

Sans nouvelles de B., je suis sans finir un chemin d'aveugle ivre-mort et, me semble-t-il, avec moi le suit la terre entière (silencieuse, ennuyée, condamnée à l'attente interminable).

Il neige ce matin, je suis seul et sans feu. La réponse serait : la flambée, la chaleur et B. Mais l'alcool emplirait les verres, B. rirait, parlerait d'A., nous nous endormirions, nus comme des bêtes, et comme la poussière d'étoiles se dérobe dans le ciel à tout but concevable...

Je reçois de belles réponses, entre lesquelles la nudité, le rire de B. Mais le sens n'en varie guère. Il n'en est pas que la mort à l'avance ne dérobe. La plus belle n'est-elle pas la plus rude — d'elle-même annonçant sa misère en un mouvement de joie — provocateur, impuissant (comme était l'autre nuit, devant A., la nudité de B.).

HISTOIRE DE RATS

B. riait, face au Père, et les jambes jusqu'aux seins sauvagement nues, son insolence en un tel moment rappelait les amantes suppliciées, crachant leur langue au nez de leurs bourreaux. Ce mouvement n'est-il pas le plus *libre* (où les flammes, dans la nuit, s'élancent jusqu'aux nues)? le plus voluptueux ? le plus fade ? Je tente en écrivant d'en saisir un reflet, mais rien... Je m'en vais dans la nuit sans flammes et sans reflet, tout se dérobe en moi.

O malheur *insensé*, sans regret, sans angoisse ! De telles flammes, déchirantes et fêlées, me voici brûlant du désir de brûler. Entre la mort et la douleur physique — et le plaisir, plus profond que la mort et la douleur — je me traîne dans une nuit chagrine, à la limite du sommeil.

L'impuissance de la mémoire. — J'allais voir l'ancien dernier le spectacle de Tabarin. A l'avance, avide de la nudité des filles (parfois la jarretière de couleur, la ceinture à bas posée sur la chaise, évoquent plus rigoureusement le pire, la chair désirable et nue — rarement je vis des filles sur les planches sans en pénétrer l'intimité *fade*, plus avant que je n'aurais fait dans un lit). Je n'étais pas sorti depuis des mois. J'allai à Tabarin comme à une fête, brillante de lèvres et de sexes faciles. A l'avance, rêvant de la foule riante des filles — si belles et vouées aux plaisirs de la nudité — je buvais, un goût de volupté montait en moi comme une sève : j'allais *voir* et j'étais à l'avance heureux. J'étais ivre

au moment d'entrer. D'impatience et pour être au premier rang, j'arrivai trop tôt (mais, pour exaspérante qu'elle est, l'attente du spectacle est féérique). Je dus commander, pour moi seul, une bouteille de champagne. En peu d'instant, je la vidai. L'ivresse à la fin m'assomma : quand je sortis de l'hébétude, *le spectacle était terminé*, la salle vide et ma tête davantage encore. Comme si je n'avais rien vu. Du début à la fin, je n'avais qu'un trou dans la mémoire.

Je sortis dans le black-out. Il faisait noir en moi comme dans les rues.

Je ne pensais pas cette nuit-là aux mémoires de mes grands-parents, que les brumes des marais maintenaient dans la boue, l'œil sec et la lèvre amincie par l'angoisse. Tenant de la dureté de leur condition le droit de maudire autrui, tirant de leur souffrance et de leur aigreur le principe dirigeant du monde.

Mon angoisse n'est pas faite uniquement de me savoir libre. Elle exige un possible qui m'*attire*, en même temps qu'il me fait peur. L'angoisse diffère d'une crainte raisonnable de la même façon qu'un vertige. La possibilité d'une chute inquiète mais l'inquiétude redouble si la perspective, au lieu d'écarter, trouve en celui qu'elle effraie une involontaire complicité : la fascination du vertige n'est au fond qu'un désir obscurément subi. Il en est de même de l'excitation des sens. Qu'on dénude la partie d'une

HISTOIRE DE RATS

jolie fille allant de la mi-jambe à la ceinture, le désir rend vivante une image du possible indiqué par la nudité. Il en est qui demeurent insensibles et, de même, on n'est pas forcément sujet au vertige. Le pur et simple désir de l'abîme est peu concevable, il aurait pour fin la mort immédiate. Je puis au contraire aimer la fille dénudée devant moi. Si l'abîme me paraît répondre à mon attente, je conteste aussitôt la réponse, au lieu que le bas-ventre des filles ne révèle un caractère d'abîme qu'à la longue. Il ne serait pas un abîme s'il était disponible sans fin, restant égal à lui-même, à jamais joli, à jamais dénudé par le désir, et si, de mon côté, j'avais d'inépuisables forces. Mais s'il n'a pas le caractère immédiatement noir d'un ravin, il n'en est pas moins vide pour autant et n'en mène pas moins à l'horreur.

Je suis sombre ce soir : la joie de ma grand'mère à pincer les lèvres dans la boue, ma maudite méchanceté pour moi-même, c'est ce qui me reste aujourd'hui des plaisirs de l'autre nuit (du beau peignoir ouvert, du vide entre les jambes, des rires de défi).

J'aurais dû me douter qu'elle aurait peur.
Maintenant j'ai peur à mon tour.

Comment, contant l'histoire des rats, n'ai-je pas mesuré dans son étendue l'horreur de la situation ?

(Le Père rit, mais ses yeux se dilatèrent. Je contai coup sur coup les deux histoires :

X. (il est, mort depuis vingt ans, le seul écrivain de nos jours qui rêva d'égaliser les richesses des *Mille et une Nuits*) se rendant dans une chambre d'hôtel où l'on introduisait des hommes revêtus d'uniformes divers (dragon, pompier, marin, garde municipal ou livreur). Une couverture de dentelles cachait X., étendu sur le lit. Les personnages du rôle se promenaient sans mot dire dans la chambre. Un jeune liftier, aimé d'X., arrivait en dernier, vêtu du plus bel uniforme et porteur d'une cage où vivait un rat. Disposant la cage sur un guéridon, le liftier s'armait d'une épingle à chapeau dont il perçait le rat. Au moment où l'épingle pénétrait le cœur, X. souillait la couverture de dentelles.

X. se rendait aussi dans un sous-sol de bouge du quartier Saint-Séverin.

— Madame, demandait-il à la patronne, avez-vous des rats aujourd'hui ?

La patronne répondait à l'attente d'X.

— Oui, Monsieur, disait-elle, nous avons des rats.

— Ah...

— Mais, poursuivait X., ces rats, Madame, sont-ils beaux *ces rats*?

— Oui, Monsieur, de très beaux rats.

— Vraiment ? mais, ces rats, sont-ils gros ?

— Vous les verrez, ce sont d'énormes rats.

— C'est qu'il me faut, voyez-vous, d'énormes rats...

— Ah, monsieur, des colosses...

HISTOIRE DE RATS

X. alors se ruait sur une vieille qui l'attendait).

Je dis mon histoire à la fin comme il faut la dire.

A. se leva et dit à B. :

— Quel dommage, chère amie, vous êtes si jeune...

— Je regrette aussi, mon Père.

— A défaut de merles, n'est-ce pas ?

(Même l'..... d'élégants personnages à l'énormité d'un rat.)

Ce n'est pas tout à fait tomber dans un vide : comme la chute arrache un cri, s'élève une flamme..., mais la flamme est comme un cri, n'est pas saisissable.

Le pire est sans doute une durée relative, donnant l'illusion qu'on saisit, qu'on saisira du moins. Ce qui reste dans les mains est la femme et, de deux choses l'une, ou elle nous échappe ou la chute dans le vide qu'est l'amour nous échappe : nous nous rassurons dans ce dernier cas mais comme des dupes. Et le mieux qui nous puisse arriver, c'est d'avoir à chercher le moment perdu (où secrètement, peut-être même avec bonheur, mais prêts d'en mourir, nous avons jeté notre seul cri).

Cri d'enfant, de terreur et pourtant de bonheur aigu.

Ces rats qui nous sortent des yeux comme si nous habitions des tombeaux... : A. lui-même a l'élan et le caractère d'un rat — d'autant plus alarmant qu'on ne sait d'où il sort ni où il file.

Cette partie des filles entre la mi-jambe et la ceinture — qui répond violemment à l'attente — y répond comme l'insaisissable passage d'un rat. Ce qui nous fascine est vertigineux : la fadeur, les replis, l'égout ont la même essence, *illusoire*, que le vide d'un ravin où l'on va tomber. Le vide aussi m'attire, sinon je n'aurais pas de vertige — mais je meurs si je tombe et je ne puis rien faire d'un vide qu'y tomber. Si je survivais à la chute, je vérifierais l'inanité du désir — comme je l'ai fait mille fois dans la « petite mort ».

A coup sûr, instantanément, la « petite mort » épuise le désir (le supprime) et nous met dans l'état d'un homme au bord d'un ravin, tranquille, insensible à la sorcellerie du vide.

Comique qu'A. et B., étendus avec moi, ayons agité les plus lointaines questions politiques — la nuit, dans la détente qui suivit la satisfaction.

Je caressais la tête de B.

A. tenait son pied nu dans la main (elle manquait à l'élémentaire décence).

Nous abordâmes la métaphysique.

Nous retrouvions la tradition des dialogues !

J'écrirais ce dialogue ? J'y renonce aujourd'hui, je m'énerve.

Trop d'angoisse (de l'absence de B.).

Ceci me frappe : rapportant ce dialogue ici, j'aban-

HISTOIRE DE RATS

donnerais la poursuite du désir — mais non, le désir à l'instant m'aveugle. Comme un chien ronge un os...

Je renoncerais à ma recherche malheureuse ?

Il faut le dire aussi : la vie est plus mobile que le langage — fût-il fou — quand le langage le plus tendu n'est pas le plus mobile (je plaisante avec B. sans fin, nous rions l'un de l'autre à l'envi : malgré mon souci d'être véridique, je n'en puis parler davantage. J'écris comme un enfant pleure : un enfant ne renonce jamais aux raisons qu'il a d'être en larmes).

Je perdrais mes raisons d'écrire ?

Et même...

Si je parlais de guerre, de torture... : comme la guerre, la torture, aujourd'hui, se situent en des points qu'a fixé le langage commun, je me détournerais de mon objet — qui m'entraîne au delà des limites admises.

Je vois encore ainsi comment la réflexion philosophique trahit : c'est qu'elle ne peut répondre à l'attente, n'ayant qu'un objet limité — qui se définit à partir d'un autre à l'avance défini — si bien qu'opposé à l'objet du désir, il n'est jamais qu'indifférent.

Qui refuserait de voir que, sous une apparence de frivolité, mon objet est l'essentiel, que d'autres regardés comme les plus graves ne sont en vérité que les

moyens menant à l'attente du mien ? La liberté n'est rien si elle n'est celle de vivre au bord de limites où toute compréhension se décompose.

La nudité de l'autre nuit est le seul point d'application de ma pensée qui la laisse enfin défaillante (de l'excès du désir).

La nudité de B. met en jeu *mon attente*, quand celle-ci a seule le pouvoir de mettre en question *ce qui est* (l'attente m'arrache au *connu*, car le *moment perdu* l'est à jamais ; sous le couvert du *déjà vu*, j'en cherche âprement l'au delà : l'*inconnu*).

Qu'importe la philosophie puisqu'elle est cette contestation naïve : l'interrogation que nous pouvons faire *apaisés* ! comment serions-nous apaisés si nous ne nous reposions sur toute une connaissance présumée ? introduire une donnée métaphysique à l'extrémité tendue de la pensée en révèle comiquement l'essence : celle de chaque philosophie.

Ce dialogue, seule la défaillance qui suit... l'a permis.

Qu'il est irritant de ne pouvoir parler qu'*apaisé* de la *guerre* (apaisé, avide de paix), si bien qu'y pensant jusqu'au bout j'écris ce livre-ci, qui semble d'un aveugle indifférent.

HISTOIRE DE RATS

(Parler comme on fait d'habitude de la guerre exige qu'on oublie l'impossible au fond. De même de la philosophie. L'on ne peut faire face sans relâche — même nous battre et nous faire tuer nous détourne de l'impossible.)

Quand j'entrevois, comme aujourd'hui, le *simple* fond des choses (ce qu'à la condition d'une chance infinie, l'agonie révélera sans réserve), je sais que je devrais me taire : je recule, en parlant, le moment de l'irréversible.

J'ai reçu à l'instant ces simples mots de B., timbrés de V. (petite ville de l'Ardèche), d'une écriture enfantine (après six jours de silence):

Un peu blessée j'écris main gauche.

Scènes de mauvais rêve.

Adieu.

Embrasse le Révérend quand même.

B.

Qu'ai-je à faire de durer ?

Poursuivre la partie perdue ?

Nulle raison d'écrire ou d'aller ce soir à la gare. Ou celle-ci : j'aime mieux passer la nuit dans un train, de préférence en troisième. Ou encore : si comme l'an dernier, le garde-chasse du domaine de B. me casse la figure dans la neige, je connais quelqu'un qui rira.

Moi naturellement. J'aurais dû m'en douter. B. s'est réfugiée chez son père...

HAINES DE LA POESIE

Découragé.

Que B. me fuie, se réfugie où je ne puis l'atteindre d'aucune façon, quand cet ivrogne de vieillard la bat (son père : ce vieil œuf bredouillant des comptes), quand elle avait promis... Je me sens de plus en plus mal.

J'ai ri, j'ai ri seul. Je me suis levé en sifflant et me suis laissé tomber à terre, comme si, d'un coup, j'avais sifflé le peu de forces qui me reste. Et j'ai pleuré sur le tapis.

HISTOIRE DE RATS

B. se fuit elle-même. Pourtant...

Personne comme elle n'a provoqué le sort (chez A.).

Je m'entends : elle n'y pensait pas. Quand, moi, j'ai conscience (à quel point j'ai conscience et que la conscience fait mal ! une conscience enflée comme une joue ! mais comment m'étonner que B. me fuie !).

Mes tempes battent toujours. Dehors la neige tombe.

Depuis plusieurs jours il me semble. J'ai la fièvre et je hais cette flambée ; ma solitude, depuis quelques jours, est vraiment folle. Maintenant, même la chambre ment : tant qu'elle était froide et sans feu, je gardais les mains sous les couvertures et j'étais moins traqué, mes tempes battaient moins. Dans un demi-sommeil, je me suis rêvé mort : le froid de la chambre était mon cercueil, les maisons de la ville d'autres tombes. Je m'habituais. Je n'étais pas sans fierté d'être malheureux. Je tremblais, sans espoir, défait comme du sable qui s'écoule.

Absurdité, impuissance sans bornes : malade, à quelques pas de B., dans cette auberge de petite ville, sans aucun moyen de l'atteindre.

Je crains qu'ignorante de mon arrivée, B. ne rentre à Paris. M'écrirait-elle trouvant à Paris l'adresse de l'hôtel de V. ? Elle renoncerait, j'imagine, à contrarier la malchance. Décidé, à plusieurs reprises, à lui faire tenir un mot. Il est douteux qu'elle vienne et même qu'elle le puisse (tout se sait dans les petites villes). Je calcule à l'infini ; il est inévitable qu'Edron (le garde-chasse-concierge) n'intercepte le mot et ne le donne au père. On frapperait à ma porte et, comme l'an passé, ce ne serait pas B. mais le petit Edron (le vieillard minuscule et vif comme un rat) qui se jetterait sur moi et, comme l'an passé, m'assommerait à coups de canne. Le comble est qu'aujourd'hui, ne pouvant plus être surpris, je ne pourrais pourtant rien faire. Dans mon lit, je n'ai pas la moindre force.

HISTOIRE DE RATS

O don Juan de pacotille, victime en son auberge glacée du concierge du commandeur !

L'an dernier, c'était dans la neige, au carrefour où j'attendais B. : il se précipita, je ne comprenais pas qu'il m'attaquait, je compris recevant un grand coup sur la tête. Je perdis connaissance et revins à moi sous les coups de soulier du vieillard. Il frappait au visage. J'étais couvert de sang. Il n'insista guère et partit en courant comme il était venu.

Soulevé sur les mains, je regardai mon sang couler. De mon nez, de mes lèvres sur la neige. Je me levai et pissai au soleil. Je souffrais, bridé par les plaies. J'avais mal au cœur et n'ayant plus de moyen d'atteindre B., j'entrais dans cette nuit, où, depuis, chaque heure m'enfonce et m'égare un peu plus.

Je suis calme (à peu près) si je réfléchis : le petit Edron n'en est pas la cause, je n'ai *jamais* aucun moyen d'atteindre B. B. m'échappe de toutes façons, apparaît soudain comme Edron, comme lui disparaît soudain. J'ai voulu l'hôtel, son absence d'issue, cette vaine antichambre du vide. Je ne sais si je vais mourir (peut-être ?), mais je n'imagine plus de meilleure comédie de la mort que mon séjour à V.

Je claque des dents, grelottant de fièvre, et je ris. Ma main brûlante donnée à celle glacée du Commandeur, j'imagine celui-ci dans ma main, changé en un clerc de notaire, chauve, petit, plat comme un papier. Mais mon rire rentre dans ma gorge : il boit et bat

sa fille. B., avide de lui tenir tête, durant des semaines à sa merci ! Et sa mère est malade... : il la traite de putain devant les bonnes ! Mais moi je perds la tête, pensant qu'il bat sa fille et la tuera.

« En vérité, le comédien n'avait cure de B. On ne pouvait même dire exactement qu'il l'aimait. Son amour prétendu n'eut de sens que l'angoisse qu'il en tira. Ce qu'il aimait, c'était la nuit. Il préférerait B. à d'autres femmes, parce qu'elle l'évitait, le fuyait, et, durant ses longues fuites, était sous le coup de menaces de mort. Il aimait la nuit, véritablement, comme un amoureux la femme de sa vie. »

Mais non. B. elle-même est la nuit, aspire à la nuit. Je lâcherai le monde un jour : alors la nuit sera la nuit, je mourrai. Mais vivant, ce que j'aime est l'amour qu'a la vie de la nuit. Il est bon que ma vie, puisqu'elle a la force nécessaire, soit l'attente d'un objet l'entraînant vers la nuit. Nous peinons vainement à la recherche du bonheur : la nuit même veut de nous la force de l'aimer. Il nous faut, si nous survivons, trouver les forces nécessaires — que nous aurons à dépenser par amour d'elle.

Quand je quittai Paris, je coupai les ponts derrière moi. Ma vie à V., dès l'abord, ne différa plus d'un mauvais rêve, il n'en demeura que l'absurdité : ma chance était d'être malade, dans d'insoutenables conditions.

HISTOIRE DE RATS

On m'a fait suivre une lettre de Paris : ma tristesse est si grande qu'à certains moments je me prends à gémir à haute voix.

La lettre est, comme le premier mot, écrite de la main gauche, mais moins indécise :

«... mon père, me dit-elle, me traîna à travers les chambres par les cheveux. Je criais : cela fait incroyablement mal. Ma mère m'aurait mis pour un peu la main sur ma bouche. Il nous tuera, ma mère et moi, dit-il, il te tuera ensuite, car il ricane : il ne veut pas te rendre malheureux ! Il m'a pris un doigt et l'a retourné avec une méchanceté si diabolique qu'il a cassé l'os. Je n'aurais pas imaginé non plus une douleur si violente. Je comprends mal ce qui s'est passé : j'ai crié, la fenêtre ouverte, au moment où passait un vol de corbeaux, leurs cris se mêlaient aux miens. Je deviens peut-être folle.

« Il se méfie de toi : il va dans les hôtels à l'heure des repas, traverse la salle à manger. Il est fou : le docteur veut l'interner mais sa femme, aussi folle que nous, ne veut pas qu'il soit dit... Tu l'occupes du matin au soir : *il te hait par-dessus tout*. Quand il parle de toi, il sort de sa tête de grenouille une petite langue rouge.

« Je ne sais pourquoi, à toute heure du jour, il t'appelle « milord » et « caïman ». Il raconte que tu m'épouseras, car dit-il, tu veux la fortune, le château : nous aurons des « noces funèbres » !

Je deviens fou moi-même, à coup sûr, dans ma chambre.

J'irai au château sous la neige, grelottant dans mon pardessus. A la porte de la grille paraîtra le vieil Edron. Je verrai sa bouche futée et furieuse et n'entendrai pas ses injures, couvertes par le bruit des aboiements !

Je me pliai en chien de fusil dans mon lit : je pleurais.

Larmes de caïman !

Elle, B., ne pleure pas, n'a jamais pleuré.

Je l'imagine dans l'un des couloirs du château, comme un courant d'air, claquant l'une après l'autre les portes, et riant, malgré tout, de mes larmes de caïman.

Il neige encore.

Mon cœur bat plus violemment si j'entends des pas dans l'hôtel : B. allant à la poste restante y trouverait mes lettres et viendrait ?

On frappa et je ne doutai plus qu'elle ne vînt, que le mur me séparant d'elle ne s'ouvrit... J'imaginai déjà ce plaisir fugitif : la revoir, après tant de jours et de nuits. Le Père A. ouvrit la porte, un léger sourire, une étrange raillerie dans les yeux.

— J'ai reçu des nouvelles de B., me dit-il. J'ai reçu finalement un mot me demandant de venir. Vous n'y pouvez rien, dit-elle. Moi, ma robe...

HISTOIRE DE RATS

Je le suppliai d'aller sans attendre au château.

Il me vit maigre et ravagé sous une barbe de huit jours.

— Qu'avez-vous ? Je donnerai de vos nouvelles.

— Je suis malade, lui dis-je, je n'ai pu l'en prévenir. Les nouvelles que j'ai, moi, sont plus vieilles que les vôtres.

Je lui dépeignis mon état.

— Je ne sais, poursuivis-je, où j'ai lu cette phrase : *« cette soutane est assurément un mauvais présage »* ? J'imagine le pire.

— Rassurez-vous, dit-il, j'ai parlé dans l'hôtel. Un malheur est vite su dans une petite ville.

— Le château est loin d'ici ?

— Trois kilomètres. B. vivait, il y a quelques heures, à coup sûr. Nous n'en savons jamais plus long. Laissez-moi ranimer votre feu, il fait dans votre chambre une température de banquise.

Je savais bien qu'elle n'irait pas à la poste restante !
Et maintenant ?

Mon messenger file dans la neige : il ressemble à ces corbeaux dont les cris se mêlaient à ceux de B. dans sa chambre.

Ces oiseaux survolant les neiges accompagnent probablement le jésuite, allant vers la chambre où B. cria. J'imagine en même temps la nudité de B. (les seins, les hanches, la fourrure), la figure de crapaud du tortionnaire, la langue rouge : et maintenant, les corbeaux, le prêtre.

IIAINE DE LA POESIE

Je me sens le cœur lentement soulevé, à ce point où l'on touche à l'intimité des choses.

A. file comme un rat !

Ma conduite désordonnée, la fenêtre donnant sur le vide et mon exaspérant « n'importe ! », comme si j'étais tenu, harcelé par le temps, à la veille d'événements macabres...

Comme si la rencontre au château du père (de la fille, ma maîtresse, et de son amant, le jésuite) donnait à ma douleur on ne sait quelle insaisissable outrance...

HISTOIRE DE RATS

.....
..... quelle aurore se lève en moi ?
quelle inconcevable lumière ? qui éclaire la neige, la
soutane, les corbeaux...

...tant de froid, de douleur et d'obscénité ! mais
cette horlogerie rigoureuse (le prêtre), apte aux mis-
sions les plus délicates, obligée de claquer des
dents !...

...je ne sais ce qui tourne dans ma tête — dans les
nues — comme une meule impalpable et éblouis-
sante, vide immense, inconcevablement froid, déli-
vrant comme une arme blanche...

...ô ma maladie, quelle exaltation glaçante, au niveau d'un meurtre...

...je n'ai plus désormais de limites : ce qui grince dans le vide en moi est une épuisante douleur qui n'a d'autre issue que mourir...

... le cri de douleur de B., la terre, le ciel et le froid sont nus comme les ventres dans l'amour ..

.....

 A., claquant des dents sur le seuil se rue sur B., la dénude, arrache ses vêtements dans le froid. Arrive à ce moment le père (papa), le petit homme chafoin, riant comme un niais, disant avec douceur : « Je savais, c'est une comédie ! »

 le petit homme, le père, à pas de loup, goguenard, enjambe les forcenés sur le seuil (étendus sur la neige et la merde auprès d'eux — ne pas oublier la soutane, et surtout *la sueur de mort* — me semblerait pure) : il met ses mains en porte-voix (le père. l'œil brillant de malignité) et crie à voix basse : « Edron ! »

 quelque chose de chauve et de moustachu, démarche sournoise de cambrioleur, un doux, un faux-comme-un-jeton, un mignon gloussement de rire : il appelle à voix basse : « Edron ! le fusil de chasse ! »

HISTOIRE DE RATS

..... dans le silence endormi de la neige, une
détonation retentit
.....

Je m'éveille un peu mal à l'aise et pourtant gai.

Les côtés obliques de l'être, par où il échappe à la pauvre simplicité de la mort, ne se révèlent le plus souvent qu'à l'indifférente lucidité : la méchanceté gaie de l'indifférence atteint seule ces lointaines limites où même le tragique est sans prétention. Il est aussi tragique, mais il n'est pas lourd. Il est bête au fond qu'en ces déconcertantes régions nous n'accédions d'habitude que crispés.

Il est étrange qu'A., lui qui..., m'ait guidé dans mes démarches de rêve.

HISTOIRE DE RATS

En cet instant suspendu, où jusqu'à l'idée de la mort de B. m'indiffère, je ne doute pas cependant que si je ne l'aimais comme je le fais, je n'aurais pu connaître mon état.

Peu importe la raison, A. m'aidera beaucoup en un an à poser, lucidement, ces problèmes qu'imposent à la vie les misères de la réflexion (misères, c'est vite dit, quand du riche et du pauvre, le sens est donné dans la réflexion !). La lucidité vide d'A., le mépris qu'il oppose à ce qu'elle n'est pas, m'envahirent comme le vent une mesure aux fenêtres vides. (Je dois faire, il est vrai, cette réserve : A. raillerait cette comparaison qui laisse voir aussitôt le peu d'assurance du mépris.)

L'inanité d'A. : c'est d'être sans désir (de n'attendre plus rien). La lucidité exclut le désir (ou peut-être le tue, je ne sais pas) : ce qui subsiste, il le domine, quand je...

Mais que dire, il est vrai, de moi ? en ce moment extrême, épuisant, je puis imaginer que j'ai laissé s'exaspérer le désir afin de trouver ce dernier moment, où la plus grande lumière imaginable éclaire ce que virent rarement des yeux d'hommes : la nuit qui éclaire la lumière !

Que je suis fatigué ! comment ai-je écrit ces phrases ambiguës, quand chaque chose est donnée simplement ? La nuit est la même chose que la lumière..., mais non. La vérité est que, de l'état où je suis, on ne peut rien dire sinon que le tour est joué.

C'est bizarre : les éléments subsistent sous un jour comique : je puis les discerner encore et les voir comiques, mais précisément, le comique va si loin qu'on n'en peut parler.

Tombe entièrement d'accord ce qui ne peut en aucun cas tomber d'accord : sous ce nouveau jour, la discorde est plus grande qu'elle ne fut jamais. L'amour de B. me fait rire de sa mort et de sa douleur (je ne ris d'aucune autre mort) et la pureté de mon amour la déshabille jusqu'à la merde.

L'idée que le Père A., tout à l'heure, était mort de froid venait à mon aide. Il est difficile à troubler. C'est dommage.

Je doute évidemment d'avoir voulu... J'ai souffert. Mon état actuel, d'une lucidité aiguë, est l'effet d'une angoisse exagérée. Dont je sais qu'elle recommencera tout à l'heure.

La lucidité d'A. dépend d'une absence de désir. La mienne est la conséquence d'un excès — sans doute est-elle ainsi la seule véritable. Si elle n'est qu'une négation du délire, la lucidité n'est pas tout à fait lucide, est encore un peu la peur d'aller jusqu'au bout — transposée en ennui, c'est-à-dire en dédain de l'objet d'un désir excédant. Nous nous raisonnons et nous nous disons : cet objet n'a pas *en lui* la valeur que lui donne le désir. Nous ne voyons pas que la simple lucidité, que nous atteignons ainsi, est encore aveugle. Il nous faut apercevoir en même temps le

mensonge *et la vérité* de l'objet. Sans doute devons-nous savoir que nous nous leurrions, que l'objet est d'abord ce que discerne un être sans désir, mais il *est* aussi ce qu'un désir discerne en lui. B. *est* aussi ce que seule atteint l'extrémité du délire et ma lucidité ne serait pas si mon délire était moins grand. Comme elle ne serait pas si les autres côtés (dérisoires) de B. m'échappaient.

Le jour tombe, le feu meurt, et je devrai bientôt cesser d'écrire, obligé par le froid de rentrer les mains. Les rideaux écartés, je devine à travers les vitres le silence de la neige. Sous un ciel bas, ce silence immense me pèse et m'effraie, comme pèse l'insaisissable présence de corps étendus dans la mort.

Ce silence ouaté de la mort, maintenant je l'imagine seul à la mesure d'une exaltation infiniment douce, mais libre infiniment, exorbitée tout entière et désarmée. Quand M. reposa devant moi dans la mort, belle et oblique comme l'est le silence de la neige, effacée comme lui mais comme lui, comme le froid, folle de rigueur exaspérée, j'ai déjà connu cette douceur infinie, qui n'est que l'extrémité du malheur.

... que le silence de la mort est grand dans le souvenir de la débauche, quand la débauche elle-même est la liberté de la mort ! que l'amour est grand dans la débauche ! la débauche dans l'amour !

IIAINE DE LA POESIE

... si maintenant je pense — en ce moment le plus lointain d'une défaillance, d'un dégoût physique et moral — à la queue rose d'un rat dans la neige, il me semble entrer *dans l'intimité* de « ce qui est », un léger malaise me crispe le cœur. Et certainement je sais de l'intimité de M., qui est morte, qu'elle était comme la queue d'un rat, *belle comme la queue d'un rat !* Je le savais déjà que l'intimité des choses est la mort.

... et naturellement, *la nudité est la mort* — et d'autant plus « la mort » qu'elle est belle !

HISTOIRE DE RATS

L'angoisse est lentement revenue, après ce peu de temps de douceur infinie. Il est tard. A. ne revient pas. Il devait du moins téléphoner, prévenir l'hôtel.

Idée de doigt volontairement cassé, par le fou...

Ce retard, ce silence, mon attente, ouvrent la porte à la peur. Depuis des heures, il fait nuit. A la longue, le sang-froid que j'ai d'ordinaire et même aux mauvaises heures de l'angoisse m'abandonne. Comme un défi amer, le souvenir me vient de ce que me dit un jour une employée (elle faisait des passes avec moi): son patron se vantait d'avoir, en juillet 1914, stocké des milliers de voiles de veuves.

HAINÉ DE LA POÉSIE

L'horrible attente de ce qui ne vient pas, l'attente de la veuve, irrémédiablement veuve déjà, mais ne pouvant savoir, vivant d'espérer. Chaque instant de plus qui marque les battements accélérés du cœur me dit qu'il est fou d'espérer (nous avions convenu qu'A. téléphonerait s'il ne rentrait pas).

De mon indifférence à la mort de B., plus question, sinon que je tremble de l'avoir eue.

Je me perds en suppositions, mais l'évidence se fait.

HISTOIRE DE RATS

[Deuxième carnet]

L'espoir d'un dérangement du téléphone : je me levai, me couvris de mon pardessus, descendis l'escalier : sentiment, dans le fond des couloirs, d'être — enfin — par-delà les limites humaines, épuisé, sans retour imaginable. J'ai littéralement tremblé. Maintenant, me souvenant d'avoir tremblé, je me sens réduit, dans ce monde, à ce tremblement, comme si ma vie entière n'avait de sens que ma lâcheté.

Lâcheté de demi-barbu, errant, prêt à pleurer, dans des couloirs glacés d'hôtel de gare et faisant mal la différence entre des lumières de clinique (plus rien de réel) et l'obscurité définitive (la mort), réduit dans ce monde à ce tremblement.

La sonnerie du téléphone se prolongea si longtemps que j'imaginai le château déjà dans la mort en entier ; une voix de femme à la fin répondit. Je demandai A.

— Il n'est pas là, dit la voix.

— Comment ? criai-je, J'insistai intelligiblement.

— Ce monsieur est peut-être ailleurs.

Je protestai.

— Ailleurs dans la maison, dit la voix, mais ce monsieur n'est pas dans le bureau.

Elle reprit sur un ton inattendu, ni trop bête, ni malin :

— Il se passe des choses au château.

— Je vous en prie, madame, suppliai-je, ce monsieur est certainement là. S'il est encore en vie, voulez-vous lui dire qu'on l'appelle.

Un rire étouffé répondit, mais cette voix gentille concéda :

— Oui, monsieur. J'y vais.

J'entendis reposer l'appareil et même un bruit de pas s'éloigner. On ferma la porte et plus rien.

Au comble de l'agacement, il me sembla entendre un appel et comme un bruit de vaisselle cassée. L'intolérable attente durait. Après un temps infini, je ne

HISTOIRE DE RATS

doutai plus qu'on n'eût coupé. Je raccrochai et redemandai le numéro, mais l'on répondit : « pas libre ». Au sixième essai, la téléphoniste dit :

— N'insistez pas : il n'y a personne en ligne.

— Comment ? criai-je.

— L'appareil est décroché, mais personne ne parle. Rien à faire. On a dû l'oublier.

Inutile en effet d'insister.

Je me levai dans la cabine et gémis :

— Attendre toute la nuit...

Plus l'ombre d'espoir, mais j'étais dominé par l'idée de savoir à tout prix.

Rentré dans ma chambre, je restai sur une chaise gelé et recroquevillé.

Je me levai à la fin. J'étais si faible que m'habiller me coûta une peine inouïe : j'en pleurai.

Je dus, dans l'escalier, m'arrêter, m'appuyer au mur.

Il neigeait. J'avais les bâtiments de la gare devant moi, un cylindre d'usine à gaz. Suffoqué, haché par le froid, je marchais dans la neige intacte, mon pas dans la neige et mon tremblement (je claquais fébrilement des dents) étaient d'une si folle impuissance.

Je faisais, ramassé sur moi-même, un «...ho...ho... ho... » grelotté. C'était dans l'ordre des choses : persister dans mon entreprise, me perdre dans la neige ?

Ce projet n'avait qu'un sens : ce que je refusais absolument était d'attendre et j'avais choisi. Il se trouva, ma chance voulut, qu'il n'y eut ce jour-là qu'un moyen d'éviter l'attente.

— Aussi, me dis-je (je ne sais si j'étais accablé : les difficultés à la fin m'allégeaient), la seule chose qui me reste à faire excède mes forces.

Je pensais :

— Pour la raison justement qu'elle excède mes forces, qu'au surplus elle ne peut aboutir en aucun cas — le concierge, les chiens... — je ne puis pas l'abandonner.

La neige chassée par le vent fouettait ma figure, m'aveuglait. Mon imprécation s'élevait dans la nuit contre un silence de fin du monde.

Je gémis comme un fou dans cette solitude :

— Mon malheur est trop grand !

Ma voix criait en porte-à-faux.

J'entendais le grincement de mes souliers : la neige effaçait à mesure la trace de mes pas, comme si, clairement, il n'était plus question de retour.

J'avais dans la nuit : l'idée que derrière moi les ponts étaient coupés me calmait. Elle accordait mon état d'âme avec la rigueur du froid. Un homme, sorti d'un café, disparut dans la neige. Je voyais l'intérieur éclairé, je me dirigeai vers la porte et l'ouvris.

HISTOIRE DE RATS

Je fis tomber la neige de mon chapeau.

Je m'approchai du poêle : à ce moment-là, je trouvais mauvais de sentir à quel point j'aimais la chaleur d'un poêle,

— Ainsi, me dis-je, riant intérieurement d'un rire éteint, je ne reviendrai pas : je ne partirai pas !

Trois cheminots jouaient au billard japonais.

Je demandai un grog. La patronne versait le marc dans un petit verre, le vidait dans un grand. J'en obtins une bonne quantité : elle se mit à rire. Je voulais du sucre et, pour l'obtenir, je tentai une plaisanterie raide. Elle rit aux éclats et sucra l'eau chaude.

Je me sentis déchu. La plaisanterie faisait de moi le complice de ces gens qui n'attendaient rien. Je bus ce grog brûlant. J'avais dans mon pardessus des comprimés pour la grippe. Je me rappelai qu'ils contenaient de la caféine et j'en absorbai plusieurs.

J'étais irréel, léger.

A côté d'un jeu où s'affrontaient des rangées de joueurs de football.

L'alcool et la caféine m'excitèrent : je vivais.

Je demandai l'adresse du à la patronne.

Je payai et quittai la salle.

Dehors, je pris le chemin du château.

La neige avait cessé de tomber mais l'air était glacé. J'allais à l'encontre du vent.

Je faisais maintenant le pas que mes ancêtres n'avaient pu faire. Ils vivaient à côté du marais où, la

nuit, la méchanceté du monde, le froid, le gel, la boue, soutenaient leur aigre caractère : avarice, dureté aux souffrances excessives. Ma supplication exaspérée, mon attente, n'étaient pas moins liées que leur rigueur à la nature de la nuit, mais je n'étais plus résigné : mon hypocrisie ne changeait pas cette risible condition en une épreuve voulue de Dieu. J'allais, moi, jusqu'au bout de ma rage d'interroger. Ce monde m'avait donné — et retiré — CE QUE J'AIMAIS.

Que j'ai souffert à m'en aller ainsi dans cette immensité devant moi : il ne neigeait plus, le vent soulevait la neige. La neige par endroit venait à mi-jambe. Je devais monter une interminable pente. Le vent glaçant emplissait l'air avec une telle tension, une telle rage que, me semblait-il, mes tempes allaient éclater, mes oreilles saigner. Aucune issue imaginable — sinon le château... où les chiens d'Edron... la mort... Je marchais, dans ces conditions, avec l'énergie du délire.

Evidemment je souffrais, mais je n'ignorais pas qu'en un sens cet excès de souffrance était volontaire. Rien à voir avec la souffrance *subie* — sans recours — du prisonnier que l'on torture, du déporté qu'abat la faim et des doigts qui ne sont qu'une plaie qu'avive le sel. Dans cette rage de froid, j'étais fou. Ce qui dort en moi d'énergie insensée tendu à se rompre, il me semble avoir ri, au fond, de mes tristes lèvres mordues — ri, sans doute, en criant, de B. Qui connaît mieux que moi les limites de B. ?

Mais — me croira-t-on ? — les souffrances voulues naïvement, les limites de B., ne faisaient qu'élancer mon mal ; dans ma simplicité, mes tremblements m'ouvraient à ce silence qui s'étend plus loin que l'espace concevable.

J'étais loin, si loin du monde des réflexions calmes, mon malheur avait cette douceur électrique de vide qui ressemble aux ongles qu'on tourne.

J'arrivai aux limites de l'épuisement, les forces m'abandonnèrent. Le froid avait la cruauté impossible, insensément tendue d'un combat. Trop loin pour revenir, je ne tarderais pas à tomber. Je resterais inerte et la neige, que soulevait le vent, me recouvrirait. Je mourrais vite une fois tombé. A moins qu'auparavant je n'arrive au château... (Maintenant, je riais d'eux, de ces gens du château : ils feraient de moi ce qui leur plairait...). J'étais, à la fin, faible, incroyablement, avançant de moins en moins vite, ne tirant qu'à grand'peine mes pieds de la neige, dans l'état d'une bête qui écume, se bat jusqu'au bout mais réduite dans l'obscurité à une misérable mort.

Je ne voulais plus rien sinon savoir — peut-être de mes doigts gelés toucher un corps (ma main si froide déjà qu'elle pourrait s'unir à la sienne) — le froid qui me coupait les lèvres était comme la rage de la mort : c'était de l'aspirer, de le vouloir, qui transfigurait ces pénibles instants. Je retrouvais dans l'air autour de moi, éternel, insensé, ce que je n'avais

IIAINE DE LA POESIE

connu qu'une fois, dans la chambre d'une morte :
une sorte de saut suspendu.

Il y avait dans la chambre de la morte un silence de pierre, reculant les limites des sanglots, comme si, les sanglots n'ayant plus de fin, le monde en entier déchiré laissait, par la déchirure, deviner la terreur infinie. Un tel silence est l'au-delà de la douleur. Ce n'est pas la réponse à la question qu'est la douleur : le silence évidemment n'est rien, il escamote même les réponses concevables et tient toute possibilité suspendue dans l'entière absence de repos

Que la terreur est *douce* !

Inimaginable au fond le peu de souffrance et la nature à fleur de peau de la douleur, le peu de réalité, la consistance de rêve de l'horrible. Pourtant j'étais *dans l'haleine de la mort.*

Que savons-nous du fait que nous vivons si la mort de l'être aimé ne fait pas entrer l'horreur (le vide) au point même ou nous ne pouvons supporter qu'elle entre : mais alors nous savons quelle porte ouvre la clé.

Que le monde est changé ! qu'il était beau baigné d'un halo de lumière lunaire ! Au sein même de la mort, M. exhalait *dans sa douceur* une sainteté qui me prit à la gorge. Qu'avant de mourir, elle se débauchât, mais comme une enfant — de cette manière hardie et désespérée, qui sans doute est signe de la sainteté (qui ronge et consume le corps) — achevait

HISTOIRE DE RATS

de donner à son angoisse un sens d'excès — de saut au delà des bornes.

Ce que la mort transfigurait, ma douleur l'atteignit comme un cri.

Je me déchirais et le front gelé — d'une intérieure et douloureuse sorte de gel — les étoiles révélées au zénith entre des nuages achevèrent de m'endolorir : j'étais nu, désarmé dans le froid, dans le froid ma tête éclatait. Il n'importait plus que je tombe, que je souffre encore à l'excès, que je meure. Enfin je vis la masse sombre, *sans lumière*, du château. La nuit fondit sur moi comme l'oiseau sur sa misérable proie, le froid gagna soudain le cœur : je n'atteindrais pas le château... que la mort habitait, mais la mort.

Ces corbeaux sur les neiges, au soleil, dont je vois les nuées de mon lit, dont j'entends l'appel de ma chambre, seraient-ils ?

... les mêmes — qui répondirent au cri de B. quand son père... ?

Combien je m'étonnai m'éveillant dans cette chambre ensoleillée, douce de la chaleur du poêle ! Les replis, les tensions, les cassures de la douleur, persistant comme une habitude, me liaient encore à l'angoisse, que rien autour de moi ne justifiait plus. Je m'accrochais, victime d'un mauvais tour : « rappelle-toi, me disais-je, ta situation misérable ». Je me levai péniblement, je souffrais, flageolant sur mes jambes.

Je glissai, m'appuyant sur la table, un flacon tomba, se brisa. Il faisait bon mais je tremblais, bizarrement vêtu d'une chemise trop courte, dont le pan de devant arrivait au nombril.

B. entra en coup de vent et cria :

— Fou ! vite au lit ! enfin non..., balbutiant, criant.

Comme un bébé qui pleure, soudain pris d'une envie de rire veut encore souffrir mais n'y parvient plus..., je tirai le pan de la petite chemise, je tremblais de fièvre et, riant malgré moi, je ne pus faire que ce pan ne remontât. B. se précipitait comme la colère mais je vis que dans cette rage elle riait.

Elle dut (je le lui demandai, ne pouvant plus attendre) me laisser seul un instant (ce fut moins gênant pour elle d'être interloquée hors de ma présence, d'aller un instant mesurer le vide des couloirs). Je pensai aux habitudes *cochannes* des amants, j'étais à bout de forces mais gaiement, le temps infini que demanda les détails de l'opération m'énervait, m'amusait. Je devais remettre à quelques minutes mon avidité de *savoir*. M'abandonnant, m'oubliant, comme un mort, inerte dans mes draps, la question « qu'arrive-t-il ? » avait la gaité d'une gifle.

Je m'accrochai à l'ultime possibilité d'angoisse.

HISTOIRE DE RATS

B. me demandait, timide, « es-tu mieux ? », lui répondant « où suis-je ? », je me laissai aller à cette sorte figée de panique qu'expriment les yeux en s'agrandissant.

— A la maison, répondit-elle.

— Oui, reprit-elle embarrassée. Au château.

— Mais... ton père ?

— Ne t'en occupe pas.

Elle eut l'air d'un enfant en faute.

— Il est mort, dit-elle au bout d'un instant.

Elle laissa rapidement tomber les mots, la tête basse...

(La scène du téléphone s'éclairait. Je sus par la suite que criant, que pleurant : « je vous en prie, madame », j'avais fait rire une fillette de dix ans.)

Décidément les yeux de B. fuyaient.

— Il est là... ? demandai-je encore.

— Oui.

Elle coula un regard à la dérobée.

Nos yeux se rencontrèrent : elle eut un sourire en coin.

— Comment m'a-t-on trouvé ?

B. me sembla décidément désespérée. C'était son désespoir qui prononçait :

— J'ai demandé au Révérend : « Pourquoi y a-t-il une bosse dans la neige ? »

D'une voix cassée de malade, j'insistai :

— A quel endroit ?

— Sur la route, à l'entrée du chemin du château.

— Vous m'avez porté ?

— Le Père et moi.

— Que faisiez-vous, le Père et toi ?

— Ne t'énerve plus : tu devrais maintenant me laisser parler, ne plus m'interrompre... Nous avons quitté la maison vers dix heures. Nous avons dîné d'abord, A. et moi (Maman n'a pas voulu dîner). J'ai fait de mon mieux mais nous pouvions difficilement nous en aller. Qui pouvait savoir à quel point tu perdais la tête ?

Elle posa sa main sur mon front. C'était la main gauche (il me sembla, à ce moment, que tout allait de guingois, elle avait la main droite en écharpe).

Elle continua mais sa main tremblait.

— Nous étions à peine en retard : si tu nous avais attendu...

Je gémis faiblement :

— Je ne savais rien.

— La lettre était assez claire...

Je m'étonnai : j'appris qu'une lettre donnée au médecin aurait dû parvenir à l'hôtel avant sept heures. A. m'annonçait la mort du père, me disait qu'il rentrerait tard et que B. l'accompagnerait.

Je dis à B. doucement :

— Personne n'a remis de lettre à l'hôtel (en fait, le médecin s'enivra, tant il avait froid, et oublia la lettre dans sa poche).

B. prit ma main dans sa main gauche, croisant « gauchement » ses doigts avec les miens.

HISTOIRE DE RATS

— Si tu ne savais rien, tu devais attendre. Edron t'aurait laissé mourir ! et tu n'as même pas atteint la maison.

Quand B. me découvrit, je venais à peine de tomber. Mon corps était en entier recouvert d'une mince couche de neige. Le froid m'aurait rapidement tué, si, contre toute attente, quelqu'un, B., n'était survenu !

B. sortit sa main droite de l'écharpe, la joignit à la gauche et je vis que malgré le plâtre elle tentait de tordre ses mains.

— Je t'ai fait mal, demandai-je.

— Je ne peux plus imaginer...

Elle se tut mais alors qu'elle continuait d'agiter ces mains sur la robe, elle reprit :

— Te rappelles-tu qu'au carrefour où tu es tombé, si l'on vient du château, on sort d'un bois de petits sapins par lequel le chemin monte en lacets? On arrive au col à l'endroit le plus élevé. Au moment où j'allais apercevoir la bosse, le vent m'a saisie, je n'étais pas assez couverte, j'ai dû me retenir de crier, même A. s'est mis à gémir. A ce moment-là, j'ai

HISTOIRE DE RATS

regardé la maison, qu'on domine de haut, j'ai pensé au mort et me suis rappelé qu'il m'avait tordu...

Elle se tut.

Elle s'abîma douloureusement dans ses pensées.

Après longtemps, la tête basse, continuant un difficile mouvement de torsion des mains, elle reprit — assez bas :

— ...comme si le vent avait la même hostilité que lui.

Malgré l'abattement des souffrances physiques, j'aurais voulu de toutes mes forces l'aider. Je compris à ce moment que la « bosse » et mon corps inanimé — qui n'étaient en rien différent d'un mort — représentaient dans cette nuit une cruauté plus grande que son père ou le froid... Je supportais mal ce terrible langage — que l'amour avait trouvé...

Nous sortîmes à la longue de ces lourdeurs.

Elle sourit :

— Te rappelles-tu mon père ?

— ... un si petit homme...

— ... si comique... Il était enragé, tout tremblait devant lui. Il cassait tout d'une façon si dérisoire...

— Tu en trembles ?

— Oui...

Elle se tut mais ne cessa pas de sourire.

Elle me dit à la fin :

— Il est là...

Elle indiquait des yeux la direction.

— Difficile de dire de quoi il a l'air... d'un crapaud — qui vient d'avaler une mouche... qu'il est laid !

— Il te plaît — toujours... ?

— Il fascine,

On frappa.

Le Père A. traversa rapidement la chambre.

Il n'a pas cette allure annulée des gens d'église. Sa contenance me rappelle de grands rapaces efflanqués que j'ai vus au zoo d'Anvers.

Il vint au pied du lit, échangeant sans parole des regards avec nous : B. ne put retenir un sourire complice.

— Tout s'arrange, à la fin, dit-il.

Etat d'épuisement. A. et B., près du lit, sortes de meules dans un champ, où le soleil du soir arrête ses derniers rayons.

Sentiment de rêve, de sommeil. J'aurais dû parler mais mon infidèle mémoire me déroba ce qu'à tout

HISTOIRE DE RATS

prix j'aurais dû dire. Intérieurement tendu mais j'avais oublié.

Pénible, irrémédiable sentiment, lié au ronflement du feu.

B. remit des bûches et claqua la porte du poêle.

A. et B. sur une chaise, un fauteuil. Un mort un peu plus loin dans la maison.

A. long profil d'oiseau, dur, inutile, « église désaffectée ».

Le médecin rappelé pour moi s'excusa d'avoir oublié la lettre la veille ; me trouva de la congestion pulmonaire — bénigne,

De tous les côtés, l'oubli...

J'imaginai, dans la chambre d'apparat, ce mort au crâne luisant. La nuit tombait, dehors le ciel clair, les neiges, du vent. Maintenant le paisible ennui, la douceur de la chambre. Ma détresse *enfin* sans limites, en ceci justement qu'elle a l'apparence contraire. A. sérieux parlait du chauffage électrique à B. : « ... la chaleur en quelques minutes atteint 20 degrés... », B. répondait : « ... magnifique... », les figures et les voix se perdaient dans l'ombre.

J'étais seul, mesurant l'étendue du mal : une tranquillité à n'en plus finir. L'excès de la veille était vain ! L'extrême lucidité, l'entêtement, le bonheur (le

hasard) m'avaient conduit : *j'étais dans le cœur du château*, j'habitais la maison du mort et j'avais franchi les limites.

Mes pensées se perdaient dans tous les sens. J'étais sot de donner aux choses une valeur qu'elles n'avaient pas. Cet inaccessible château — qu'habitaient la démence ou la mort — n'était qu'un endroit comme un autre. *Il me sembla la veille avoir eu conscience de mon jeu* : c'était la comédie, le mensonge même.

Je devinais la silhouette des autres. Ils ne parlaient plus, la nuit les avaient effacés. C'était malgré tout ma chance d'habiter malade la maison du mort : mon malaise sournois, ma gaité poignante, d'une authenticité douteuse...

Du moins le chauve était sans vie, mort *authentiquement*, mais que voulait dire *authentique* ?

A l'idée qu'il donne de lui, je mesure mal la misère d'A. J'imagine une réflexion calme, insérant dans l'univers son ennuyeuse limpidité. Par ces lents travaux de l'action et de la réflexion se succédant, par ce jeu d'audaces qui ne sont, dans le fond, qu'autant de prudences lucides, que veut-il atteindre ?

Ses vices n'auraient qu'un but à l'entendre : donner une conséquence *matérielle* à sa position.

L'imposteur ! me dis-je à la fin de ma réflexion.
(J'étais calme et malade.)

HISTOIRE DE RATS

Ignorerait-il en vérité que sa tentative a la même impudence qu'un dé ?

Nul d'entre nous n'est davantage un *dé*, tirant du hasard, du fond d'un abîme, quelque dérision nouvelle.

Cette part de vérité qu'à coup sûr nous tirons des jeux de l'intelligence...

Comment nier la profondeur, l'étendue de l'intelligence ?

Et pourtant.

Le sommet de l'intelligence en est au même instant la défaillance.

Elle s'évanouit : ce qui définit l'intelligence de l'homme est qu'elle lui échappe. Elle n'est, aperçue du dehors, que faiblesse : A. n'est qu'un homme enivré de sa profondeur possible et personne n'y résisterait s'il n'était que la profondeur plus grande nous donne — sur les autres — une supériorité (manifeste ou cachée). L'intelligence la plus grande est au fond la mieux dupée : penser qu'on appréhende la vérité quand on ne fait que fuir, et vainement, l'évidente sottise de *tous*. Et personne n'a vraiment ce que chacun pense : quelque chose de plus. Puérile croyance à leur talisman des plus rigoureux.

Ce qu'avant moi personne n'atteignit, je ne puis l'atteindre, et, m'y efforçant, je n'ai pu que mimer l'erreur des autres : je trainais le poids des autres avec moi. Ou mieux, me croyant, *moi*, seul à n'avoir pas succombé, je n'étais qu'eux, lié des mêmes liens, dans la même prison.

HAIINE DE LA POESIE

Je succombe : A. et moi, près de B., dans un château mystique...

Au banquet de l'intelligence, ultime imposture !

Même le chauve, à côté, dans la mort, n'a-t-il pas une rigidité postiche ?

Son image obsède B. (un cadavre nous sépare).

Mort de musée Grévin !

Jaloux du mort ! peut-être de la mort ?

L'idée me vint soudaine, claire, irrémédiable qu'un inceste unissait le mort à B.

Je m'endormis et m'éveillai longtemps après.

J'étais seul.

Ne pouvant satisfaire un besoin, je sonnai.

J'attendis. On n'avait laissé qu'une faible lumière et, quand il ouvrit, je ne reconnus pas tout d'abord Edron. Il se tint devant moi. Ses yeux de bête des bois me dévisagèrent. Je le dévisageai de mon côté. Cette chambre était vaste ; il vint lentement vers le lit. (Mais une veste blanche est rassurante.)

Je lui dis simplement :

— C'est moi.

Il ne répondit pas.

Me trouver couché, *ce jour-là*, dans la chambre de B. dépassait sa compréhension.

Il ne dit pas un mot. Il avait l'air d'un forestier malgré la veste et mon attitude de défi n'était pas celle d'un maître. Un homme pauvre, malade, introduit à la dérobée, maraudant à la barbe d'un mort, avait plutôt la position du braconnier.

Je me rappelle le temps qu'il passa devant moi, figé dans une attitude indécise (lui, l'homme du maître, eut l'air traqué, ne sachant que dire ni comment s'en aller...).

Je ne pus m'empêcher de rire en moi-même et ce rire, je dus douloureusement le calmer : j'étouffais. D'autant qu'à cet instant même, le malaise dont j'aurais crié me donna, en sursaut, un éclair de lucidité !

B. souvent me parlait d'Edron, de son père, laissant deviner l'amitié contre-nature des deux hommes. La lumière acheva de se faire en moi... L'arrière-fond d'angoisse sur lequel se détachaient les fragiles audaces de B., son hilarité accablée, ses excès, en des sens contraires, de licence et de soumission — au même instant, j'en eus la clé : B., petite fille, victime des deux monstres (j'en ai maintenant la certitude !).

Dans ces circonstances et du fait du grand calme où j'étais, je sentis reculer les limites de l'angoisse. A. se tenait sans mot dire dans l'embrasure de la porte (je ne l'entendis pas venir) : « qu'ai-je fait, pensai-je, pour être ainsi de toutes façons rejeté dans

HISTOIRE DE RATS

l'impossible ? » Mes yeux allaient du garde à l'ecclésiastique : j'imaginai le Dieu que ce dernier niait. Dans le calme où j'étais, un gémissement intérieur et gémissement du fond de ma solitude me brisait. J'étais *seul*, gémissement que personne n'entendit, que jamais nulle oreille n'entendra.

Quelle inimaginable force aurait eue ma plainte s'il était un Dieu ?

« Réfléchis cependant. Rien ne peut t'échapper désormais. Si Dieu n'est pas, cette plainte déchirée dans ta solitude est l'extrême limite du possible : en ce sens il n'est pas d'élément de l'univers qui ne lui soit soumis ! elle n'est soumise à rien, domine tout et n'en est pas moins faite d'une conscience d'impuissance infinie : *du sentiment de l'impossible exactement !* »

Soulevé par une sorte de joie.

Je fixais le vieillard dans les yeux, devinant qu'en lui-même il vacillait.

Je compris que le Père s'amusait sur le seuil...

Immobile (il s'amusait de moi, ses idées rusées n'excluant nullement l'amitié, se perdaient dans l'indifférence), A. ne le demeura que peu d'instant.

(Il me prend gentiment pour un fou.

D'autre part il s'égaye de mes « comédies ».

Je ne doutais pas du bluff de l'angoisse...)

A ce moment suspendu — je m'étais sur mon lit dressé devant le garde, et ma vie m'échappait dans mon impuissance — je pensais : « je trichais dans la neige hier, ce n'était pas le saut que j'ai cru ». Cette lucidité liée à la présence d'A. ne changeait rien à mon état : Edron demeurait devant moi et, de lui, je ne pouvais pas rire.

J'avais pensé d'abord au coutelas que sans doute il avait sous la veste (j'ai su qu'il l'avait en effet et j'ai su que lui-même y pensait mais il était paralysé). Entendant la sonnerie, le voyant passer, A. craignit..., mais il se trompait : c'est le forestier qui lâcha.

J'éprouvai même en face de lui, dans l'horreur où j'étais, un léger sentiment de triomphe. J'éprouvais le même sentiment devant A. (à cette instant, ma lucidité atteignit le degré de l'exaltation). Au comble de la peur, il n'était nulle limite à ma joie.

Il ne m'importe plus que mon état, dans l'éternelle absence de Dieu, excède l'univers lui-même...

La douceur de la mort rayonnait de moi, j'eus la certitude d'une fidélité. Bien au-dessus d'Edron et d'A., la détresse de B. rejoignait le saut que M. avait fait dans la mort. La gaité, la frivolité de B. (mais je n'en doutais pas, elle était à ce même instant dans la chambre du mort à *se tordre les mains*), n'était

HISTOIRE DE RATS

qu'un accès de plus à la nudité : au SECRET que le corps abandonne avec la robe.

Je n'avais jamais eu jusque-là cette conscience claire de ma comédie : ma vie donnée tout entière en spectacle et la curiosité que j'avais eue d'en venir au point où j'étais, où la comédie est si pleine et si vraie qu'elle dit :

— Je suis la comédie.

Je voyais si loin dans ma rage de voir.

La figure coléreuse et défaite du monde.

Le beau, le risible visage du garde..., je détachai gaîment son ignominie sur un décor inaccessible...

Tout à coup, je compris qu'il s'en irait, qu'au bout du temps voulu, il reviendrait, apportant le plateau à thé.

A la fin, je nouai de tous les côtés ces liens qui lient chaque chose à l'autre : en sorte que chaque chose est morte (mise *nue*).

... ce SECRET — que le corps abandonne...

B. ne pleurait pas mais *gauchement* se tordait les mains.

...l'obscurité d'un garage, une odeur virile, une odeur de mort...,

...enfin le corps inanimé du chauve...

J'ai la naïveté d'un enfant, je me dis : mon angoisse est grande, je suis interloqué (mais j'avais *dans mes mains* la douceur de sa nudité : ses mains *gauches*

HAINÉ DE LA POÉSIE

se tordant n'étaient que la robe enlevée, laissant voir... Il n'était plus de différence entre les deux et cette douloureuse gaucherie liait la nudité traquée de la petite fille à la nudité riante devant A.).

(La nudité n'est que la mort et les plus tendres baisers ont un arrière-goût de rat.)

TROISIÈME PARTIE

DIANUS

(Notes tirées des carnets de Monsignor Alpha)

L'oiseau

**... pas une ligne où, comme au soleil la rosée du
matin, ne joue la douceur de l'angoisse.**

... je devrais bien plutôt...

... mais je veux effacer la trace de mes pas...

...l'attention insensée, analogue à la peur que serait l'ivresse, à l'ivresse que serait la peur...

Je m'attriste et une sorte d'hostilité me tient dans l'obscurité de la chambre — *et dans ce silence de mort.*

Comme il serait temps de répondre à l'énigme, entrée comme un voleur dans la maison. (Mieux vaudrait répondre à mon tour en cessant de vivre, au lieu de m'énerver comme une fille.)

Maintenant l'eau du lac est noire, la forêt sous l'orage est aussi mortuaire que la maison. J'ai beau me dire : « un mort dans la chambre voisine !... »

et sourire à l'idée d'un entrechat, j'ai les nerfs à vif.

E. s'en est allée tout à l'heure, au hasard, dans la nuit : comme elle était même hors d'état de fermer la porte, le vent l'a claquée.

.

J'ai voulu disposer de moi sans mesure. J'imaginai ma liberté entière : et maintenant j'ai le cœur serré. Ma vie est sans issue : ce monde m'entoure de malaise et mendie de moi un grincement de dents. — « Imagine qu'E. t'ayant trahi (quand tu ne le voulais que physiquement) se tue maintenant par amour d'un mort, de D. ! »

E. se consume d'amour pour un homme qui la méprisait. Elle n'était à ses yeux qu'une compagne d'orgie. Je ne sais plus si j'ai le cœur à rire de sa sottise — ou à pleurer de la mienne.

Ne pouvant plus penser qu'à elle et au mort, je ne puis rien — qu'attendre.

L'amère consolation : qu'à une vie de libertinage, E. préfère l'angoisse, errant au bord d'un lac ! Je ne sais si elle se tuera...

Ces jours-ci, à l'idée de mon frère mort, même en raison de l'affection que j'ai pour lui, j'imaginai

que j'aurais peine à me retenir de rire. Mais à présent la mort est là.

Il est bizarre d'être à ce point, au plus profond de soi, en accord avec le démenti donné à ce que l'on veut et que l'on ne cesse pas de vouloir.

Ou peut-être? j'aime que D. soit mort... j'aimerais qu'E., errant dans la nuit près du lac, n'hésite plus à tomber... L'idée me révolte à présent... : comme l'eau qui la noierait la révolterait.

Mon frère et moi avons voulu jusqu'à sa mort vivre une interminable fête ! Une si longue année d'enjouement ! Ce qu'il y eut de déconcertant : D. restait ouvert à la dépression, à la honte : il eut toujours une humeur comique, liée j'imagine, à l' « intérêt infini » donné à ce qui excède, non seulement l'être limité, mais les excès mêmes par où nous voulons franchir ses limites. Et moi-même, maintenant, dans l'état de poisson sur le sable où il m'a laissé, je demeure tendu.

A bout d'insomnie, de fatigue, céder à la superstition !

Naturellement il est curieux (mais bien plus angoissant) que, coupée par l'orage, la lumière manque en cette veillée mortuaire.

Le grondement du tonnerre ne cesse de répondre à un sentiment nauséeux de possibilité perdue. La lueur d'un cierge d'église éclairant une photographie d'E. masquée, demi-nue, costumée pour le bal..., je ne sais plus, je suis là, sans recours, vide comme un vieillard.

« Le ciel s'étend immense et obscur au-dessus de toi et la mauvaise clarté de la lune à travers un nuage que chasse le vent ne fait que noircir l'encre de l'orage. Il n'est rien sur la terre et dans le ciel, en toi et en dehors de toi, qui ne concoure à ton accablement. »

— « Te voici sur le point de tomber, prêtre impie ! » Et je me prends à ricaner à la fenêtre, à voix haute, cette imprécation stupide.

Si *péniblement* comique !...

Après tout, l'instant de la déconfiture, où l'on ne sait si l'on va rire ou pleurer, s'ils n'étaient la fatigue, la sensation de bouche et d'yeux moisies, de nerfs lentement usés, a le plus grand pouvoir de saut. J'aimerais tout à l'heure à la fenêtre (au moment où l'imprévisible lumière d'un éclair révélerait l'étendue du lac et le ciel) m'adresser à Dieu avec un faux-nez.

Sentiment — d'une douceur infinie — de *vivre*, E., le mort et moi, une possibilité insaisissable : la bêtise un peu compassée et majestueuse de la mort, un je ne sais quoi de saugrenu, de malicieux du mort sur un lit — comme l'oiseau sur la branche — il n'est rien qui ne soit suspendu, un silence de fée..., ma complicité avec D., toute une malice d'enfants, la laideur macabre du fossoyeur (qui ne semble pas par hasard être borgne); E. rôdant le long de l'eau (il fait noir en elle, elle étend les mains, de peur de se heurter aux arbres)...

...il y a quelques instants, j'étais moi-même dans l'état d'horreur vide et inépuisable où je ne puis

DIANUS

douter qu'elle ne soit : Œdipe errant les yeux arrachés... et les mains tendues...

...une image, au moment précis, comme un morceau s'arrête dans la gorge : E., nue, ayant justement le faux-nez à moustaches auquel je songeais... elle chantait au piano cette tendre romance, qui éclate soudain en discord avec un violent :

... Ah ! mets-moi ta dans le ...

... ivre et dépassée d'avoir chanté avec une violence vulgaire : un sourire insensé avouait ce dépassement. Au point où l'on tremble d'excitation. Déjà un léger halètement nous liait...

A ce degré d'exaspération, l'amour a la rigueur de la mort. E. avait la simplicité, l'élégance et la timidité avide d'une bête...

Mais comment — la lumière électrique étant brusquement revenue — ne pas éprouver jusqu'au vacillement le vide de l'insomnie, à voir écrit ce mot *macabre* : « avait »...

Son image en esclave de carnaval... et ce peu de vêtements... sous la lumière crue.

HAINÉ DE LA POÉSIE

Jamais je n'ai douté d'une aurore qui justement se
lèverait en moi quand l'intenable serait là. Et l'espoir
jamais ne m'abandonna, même ici, de serrer dans
ma main celle de pierre du commandeur.

Combien il était théâtral, tenant le cierge de cire, d'aller voir dans l'obscurité revenue le mort gisant entre les fleurs, l'odeur de seringa mêlée à celle de lessive de la mort !

Ma calme résolution, mon simple sang-froid répondant à une apparence d'ironie sans mesure (le côté indéfinissable et pincé du visage des morts), qu'il est dur de lier à un sentiment de fidélité celui de jalousie et d'envie ! Mais précisément ce qui m'aide à endurer l'intenable est cette douceur tout à fait noire qui m'envahit..

Au point, me rappelant la dépression qui, après sa rupture avec B., le décida à venir achever sa vie à, de sentir l'impression d'étouffer qu'il me donna comme une jouissance.

... tout entière, la vie faite de la douceur noire qui m'unit à D., dans l'ambiance de petit jour — et d'aurore — d'une exécution... : ce qui n'est ni doux ni noir ne nous touche pas. Seul élément d'irritation, à la limite (mais, lentement, je me suis dominé) d'un accès de dépit impuissant, ceci : que jamais D. n'atteignit ce degré d'amitié haineuse, où l'accord naît de la certitude d'être condamnables.

E. ne rentrera plus, six heures sonnées... La mort est seule assez belle. Assez folle. Et comment pourrions-nous supporter ce silence sans mourir ? A ma solitude, il se peut que jamais personne ne soit parvenu : je l'endure à la condition d'écrire ! Mais puisqu'E., à son tour, voulut mourir, elle n'aurait rien pu faire évidemment qui réponde aussi bien à la nécessité que mon humeur traduit.

D. me dit un jour en riant que deux obsessions le tenaient (dont il se rendait malade). La première : qu'en aucun cas, il ne pourrait rien bénir (les sentiments de gratitude qu'il avait quelquefois exprimés s'étaient plus tard avérés faux). La seconde : que l'ombre de Dieu étant dissipée et l'immensité tutélaire faisant défaut, il lui fallait vivre une immensité qui ne limite plus et ne protège pas. Mais cet élément

qu'une recherche fébrile n'avait pu atteindre — une sorte d'impuissance le faisait trembler — je l'éprouve dans le calme du malheur (il fallut pour cela sa mort... et celle d'E... : ma solitude irrémédiable). Ce qu'un homme eût jadis senti de glaçant, mais de doux, à saisir qu'une main collée sur la vitre est celle du diable, je l'éprouve maintenant me laissant envahir, et griser, par une douceur inavouable.

(...aurais-je ou n'aurais-je pas le cœur d'en rire ?...)

Je me traînais littéralement à la fenêtre et j'hésitais comme un malade : la triste lumière de l'aube, le ciel bas au-dessus du lac répondent à mon état.

Tout ce qu'une voix ferrée et des signaux confèrent de mesquin à ce qui, malgré tout, se situe dans leur domaine... : mon fou-rire à l'écart est perdu dans un monde de gares, de mécaniciens, d'ouvriers levés à l'aube.

Tant d'hommes et de femmes rencontrés au cours de ma vie qui ne cessèrent pas dès lors *un instant* de vivre, de penser une chose puis l'autre, de se lever, de se laver, etc... ou de dormir. A moins qu'un accident ou quelque maladie ne les ait retirés du monde, où ils n'ont laissé qu'une insoutenable dépouille.

Nul à peu près n'évite, un jour ou l'autre, la situation qui m'enferme maintenant ; pas une question posée en moi que la vie et l'impossibilité de la vie n'aient posée à chacun d'eux. Mais le soleil aveugle, et bien que la lumière aveuglante soit familière à tous les yeux, personne ne s'y perd.

Je ne sais si je vais tomber, si j'aurai même la force nécessaire à la main pour achever la phrase, mais l'implacable volonté l'emporte : le débris qu'à cette table je suis, quand j'ai tout perdu et qu'un silence d'éternité règne dans la maison, est là comme un morceau de lumière, qui peut-être tombe en ruine mais rayonne.

Quand à l'illumination *noire* où m'avait plongé la certitude de la mort d'E. succéda le sentiment de ma sottise, mon malaise, il me faut maintenant le dire, fut misérable. Quand le gravier de l'allée cria sous le pas d'E., je me retirai de la fenêtre et me dissimulai pour la voir : elle était l'image de la fatigue. Elle passa près de moi lentement, les bras pendants et la tête basse. Il pleuvait, à la triste lumière du matin. Étais-je moins qu'elle au bout des choses après cette interminable nuit ? il me sembla qu'elle me jouait : tombé de haut, je me sentais risible et ma situation mêlait l'odieux à un silence de mort.

Pourtant, si à quelque moment un être humain peut dire : « Me voici ! j'ai tout oublié, ce n'était jusqu'ici que fantasmagorie et mensonge, mais le bruit s'est tu, et dans le silence des larmes, j'écoute... », comment ne pas voir que cela suppose ce bizarre sentiment — *être vexé* ?

Je diffère de D. par cette rage de *pouvoir* qui me dresse soudain comme un chat. Il pleurait et je dissimule. Mais si D. et sa mort ne m'humiliaient pas, si je n'éprouvais D., au fond de moi, *dans la mort*, comme un charme et une vexation, je ne pourrais plus me livrer à mes mouvements de passion. Dans cette transparence humiliée faite de la conscience égarée, mais ravie, de ma sottise et, à travers elle, d'une émanation de mort, je pourrais à la fin m'armer d'un fouet.

Ce n'est pas ce qui calme les nerfs...

Ma misère est celle du dévot ne pouvant répondre à l'imprévisible caprice du dieu. J'entrai chez E. avec l'arrière-pensée du fouet, j'en sortis la queue basse... et pire.

Courte échappée sur la folie...

E. les yeux hagards et les dents contractées par une imprécation monotone, murmurant cette injure et rien d'autre : « salaud... », dans son absence, déchirant lentement sa robe, comme si elle avait perdu l'usage raisonné de ses mains.

J'entends battre mes tempes et la suavité de la chambre de mon frère ne cesse pas de me monter à

HAINE DE LA POESIE

la tête, saoulée des effluves des fleurs. Même dans ses moments de « divinité », D. n'atteignit jamais et jamais ne communiqua cette transparence qui embaume.

Ce que la vie n'irradie pas, ce pauvre silence du rire, voilé dans l'intimité de l'être, la mort a peut-être — rarement — le pouvoir de le mettre nu.

Ce qui sans doute est le fond des mondes : une naïveté atterrante, l'abandon sans limite, une exubérance ivre, un violent « n'importe ! »...

... même l'infinité mesurée du chrétien définit par une position malheureuse de limites un pouvoir et une nécessité de les briser toutes.

Le seul moyen de définir le monde était de le réduire d'abord à notre mesure puis *en riant* de le découvrir en ceci : qu'il passe précisément notre mesure ; le christianisme à la fin révèle ce qui est vraiment, comme une digue au moment où elle est brisée révèle une force.

Comment ne pas être tenté, pris de vertige à sentir en moi un incontrôlable mouvement, de me cabrer, de maudire, de vouloir à tout prix limiter

ce qui ne peut recevoir de limite ? comment ne pas m'effondrer, me disant que tout exige en moi l'arrêt de ce mouvement qui me tue ? et ce mouvement n'étant étranger ni à la mort de D. ni au malheur d'E., comment ne pas avouer enfin : « Je ne puis supporter *ce que je suis* » ? Ce tremblement d'une main, que j'ai voulue tout à l'heure armée d'un fouet, n'est-il pas déjà gémississement devant la croix ?

Mais si la chance changeait, ce moment de doute et d'angoisse doublerait ma volupté !

N'est-ce pas la clé de la condition humaine que, le christianisme ayant posé les limites nécessaires à la vie, dans la mesure où la peur les plaça trop près, soit à l'origine de l'érotisme angoissé — de tout l'infini érotique ?

Je ne puis même douter que, sans l'intrusion inavouable chez E., je n'aurais pas été ravi à côté du mort : la chambre, dans les fleurs, était comme une église, et ce qui me perça du long couteau de l'extase n'était pas la lumière éternelle, c'était le rire intolérable, et vide, de mon frère.

Moment de complicité et d'intimité, les mains dans les mains de la mort. Moment de légèreté au bord de l'abîme. Moment sans espoir et sans ouverture.

Je n'ai, je le sais, qu'à laisser aller l'insensible glissement de la tricherie : un léger changement, j'impose

HAINÉ DE LA POÉSIE

à ce qui m'a glacé l'arrêt éternel : je tremble devant Dieu. Je porte à l'infini le désir de trembler !

Si la raison (la limite) humaine est dépassée par l'objet même auquel la limite est donnée, si la raison d'E. succombe, je ne puis qu'accorder à l'excès qui me détruira moi-même à mon tour. Mais l'excès *qui me brûle* est en moi l'accord de l'amour et je ne tremble pas devant Dieu mais d'amour.

Dans l'inhumain silence de la forêt, sous la lumière plombée, oppressante, de gros nuages noirs, pourquoi allai-je angoissé, à l'image dérisoire du Crime, que poursuivent la Justice et la Vengeance? mais ce qu'à la fin je trouvai, sous un rayon de soleil féérique et dans la solitude fleurie des ruines, fut le vol et les cris ravissants d'un oiseau — minuscule, moqueur et paré du plumage bariolé d'un oiseau des îles ! Et je revins retenant mon souffle, baigné dans un halo d'impossible lumière, comme si l'insaisissable saisi me laissait debout sur un pied.

Comme si un silence de rêve était D., qu'une absence éternelle manifesterait.

HAINÉ DE LA POÉSIE

Je rentrai à la dérobee : frappé d'enchantement. Il me semblait de cette maison, qui la veille avait dérobé mon frère, qu'un souffle la renverserait. Elle se déroberait comme D., laissant derrière elle un vide, mais plus grisant que rien au monde.

Entré tout à l'heure, une fois de plus, dans la chambre de mon frère.

Le mort, moi-même et la maison suspendus en dehors du monde, dans une partie vide de l'espace où l'odeur diaphane de la mort enivre les sens, les déchire et les tend jusqu'à l'angoisse.

Si je rentrais demain dans un monde de paroles faciles — sonores — je devrais dissimuler, comme aurait à le faire un spectre, qui voudrait passer pour un homme.

Je m'étais avancé, sur la pointe des pieds, non loin de la porte d'E. : je n'entendis rien. Je sortis et gagnai la terrasse, d'où l'on aperçoit l'intérieur de la chambre. La fenêtre était entr'ouverte et je pus la voir allongée sans mouvement sur le tapis, long corps indéemment vêtu d'un corset de dentelles noires.

. Les bras, les jambes et la chevelure rayonnant de tous côtés, déroulés dans l'abandon comme les spires de la pieuvre, ce rayonnement n'avait pas pour centre un visage tourné vers le sol, mais l'autre face, fendue profondément, dont les bas accusaient la nudité.

La lente coulée du plaisir est en un point la même que celle de l'angoisse ; celle de l'extase est voisine de l'une et de l'autre. Si j'avais voulu battre E., ce n'était pas l'effet d'un désir voluptueux : jamais je n'ai désiré battre qu'épuisé, je crois que seule l'impuissance est cruelle. Mais, dans l'état de griserie où me maintenait l'intimité du mort, je ne pouvais pas ne pas ressentir une analogie gênante entre le *charme* de la mort et celui de la nudité. Du corps inanimé de D. se dégageait un sentiment trouble d'immensité et peut-être en raison de cette immobilité lunaire, il en était de même d'E. sur le tapis.

Penché à la balustrade de la terrasse je vis l'une des jambes remuer : je pouvais me dire que mort, un corps aurait pu avoir ce léger réflexe. Mais sa mort, à ce moment-là, n'aurait ajouté à *ce qui était* qu'une insensible différence. Je descendis les escaliers *grisé d'horreur*, non pour une raison définie, mais sous les arbres au feuillage encore dégouttant de pluie, ce fut comme si cet inintelligible monde me communiquait son humide secret de mort.

En quoi ce gémissement — ce sanglot qui montait sans se résoudre en larmes — et cette sensation de pourriture infinie sont-ils moins *désirables* que les moments heureux ? ces moments comparés à ceux d'horreur... (je me représente d'absurdes délices, une

tarte aux abricots encore tiède, un buisson d'aubépine au soleil, bruissant d'un bourdonnement d'abeilles insensé).

Mais je ne puis douter qu'en mon absence E. n'ait revêtu ces parures de fêtes allant dans la chambre du mort. Me parlant de sa vie avec mon frère, elle m'avait dit que celui-ci l'aimait ainsi déshabillée.

L'idée de son entrée dans la chambre du mort, littéralement me serre le cœur...

Elle dut, revenue chez elle, s'effondrer en sanglots : cette image entrevue n'est pas celle de la mort, ni celle d'une intenable lascivité — c'est la détresse d'un enfant.

La nécessité de malentendus, de méprises, de grincements de fourchettes sur la vitre, tout ce qu'annonce un désespoir d'enfant, comme un prophète annonçait l'approche du malheur...

Repasant devant la porte d'E., je n'ai pas eu le cœur de frapper : l'on n'entendait rien. Je n'ai aucun espoir et l'appréhension de l'irréparable me ronge. Je ne puis même que désirer mollement qu'E. rendue à la raison, la vie reprenne.

L'empire

Me laisserai-je à mon tour tomber ?
A la longue, écrire m'embrouille.
Je suis si fatigué que je rêve d'une entière dissolution.

Si je pars d'un sens quelconque, je l'épuise .. ou
je tombe à la fin sur le non-sens.

Le fragment d'os inattendu : je mâchais à belles
dents !...

Mais comment en rester, dissous, au non-sens ?
cela ne se peut pas. Un non-sens, sans plus, débou-
che sur un sens quelconque..

... laissant un arrière-goût de cendres, de démence.
Je me regarde dans la glace : les yeux battus, l'air
éteint d'un mégot.

Je voudrais m'endormir. Mais d'avoir vu, tout à l'heure, la fenêtre d'E. fermée, me donna un coup au cœur, et ne pouvant le supporter, je demeure éveillé, étendu sur le lit où j'écris. (En vérité, ce qui me ronge est de ne pouvoir rien accepter. Quand je l'aperçus à terre, à travers la fenêtre ouverte, j'avais peur qu'elle n'ait pris du poison. Je ne doute plus qu'elle ne vive, puisque la fenêtre est fermée, mais ne puis l'endurer ni en vie ni morte. Je n'admets pas qu'elle m'échappe, à l'abri de fenêtres ou de portes fermées).

Je ne m'enferme pas dans l'idée du malheur. J'imagine la liberté d'un nuage emplissant le ciel, se faisant et se défaisant avec une rapidité sans hâte, tirant de l'inconsistance et du déchirement la puissance d'envahir. Je puis me dire ainsi de ma réflexion malheureuse, qui sans l'extrême angoisse eût été lourde, qu'elle me livre, au moment où je vais succomber, l'empire...

[Epilogue]

Je dormis d'un sommeil léger. Qui d'abord avait eu la valeur d'une ivresse : il me sembla, m'endormant, que la solidité du monde cédait à la légèreté du sommeil. Cette ironique indifférence ne changeait rien : la véhémence du désir, suspendue dans un lâchez-tout, renaissait libérée des freins qui la bloquent dans l'état d'angoisse. Mais dormir est peut-être une image manquée de victoire et la liberté qu'il nous faut ravir y est dérobée. De quelle horreur opaque je devins victime, fourmi dans la fourmilière effondrée, et ne

disposant plus de fil logique. Chaque chute, en ce monde du mauvais rêve, à elle seule, est l'entière expérience de la mort (mais sans la clarté décisive de l'éveil).

De cette fondrière du sommeil, il est plaisant que nous soyons si insoucieux. Nous l'oublions et ne voyons pas que notre insouciance donne à nos airs « lucides » une valeur de mensonge. A l'instant, l'animalité d'abattoir de mes rêves récents (toutes choses autour de moi dérangées mais livrées à l'apaisement) m'éveille au sentiment de « viol » de la mort. Rien à mes yeux n'a plus de prix que l'exubérance de la rouille; ni qu'une certitude au soleil d'échapper de bien peu à la moisissure de la terre. La vérité de la vie ne peut être séparée de son contraire et si nous fuyons l'odeur de la mort, « l'égarement des sens » nous ramène au bonheur qui lui est lié. C'est qu'entre la mort et le rajeunissement infini de la vie, l'on ne peut faire de différence : nous tenons à la mort comme un arbre à la terre par un réseau caché de racines. Mais nous sommes comparables à un arbre « moral » — qui renierait ses racines. Si nous ne puisions naïvement à la source de la douleur, qui nous donne le secret insensé, nous ne pourrions avoir l'emportement du rire : nous aurions le visage opaque du calcul. L'obscénité n'est elle-même qu'une forme de douleur, mais si « légèrement » liée au rejaillissement, que de toutes les douleurs elle est la plus riche, la plus folle, la plus digne d'envie.

Il importe peu, dans l'ampleur de ce mouvement qu'il soit ambigu — que tantôt il élève aux nues, tantôt laisse sans vie sur le sable. Brisé, ce sera une pauvre consolation d'imaginer qu'une joie éternelle naît de mon échec. Même il me faut me rendre à l'évidence : le ressac de la joie n'a lieu qu'à une condition : que le reflux de la douleur n'en soit en aucune mesure moins affreux. Le doute né de grands malheurs ne peut qu'éclairer au contraire ceux qui jouissent — qui ne peuvent connaître le bonheur entièrement que transfiguré, dans l'auréole noire du malheur. Si bien que la raison ne peut résoudre l'ambiguïté : le bonheur extrême n'est possible qu'au moment où je doute qu'il dure; il se change au contraire en lourdeur, dès l'instant où j'en suis assuré. Ainsi ne pouvons-nous vivre sensément qu'en état d'ambiguïté. Il n'est jamais d'ailleurs une entière différence entre le malheur et la joie : la conscience du malheur qui rôde est toujours présente, et jusque dans l'horreur, la conscience de la joie possible n'est pas tout à fait supprimée : c'est elle qui accroît vertigineusement la douleur mais c'est elle, en contrepartie, qui permet d'endurer les supplices. Cette légèreté du jeu est si bien donnée dans l'ambiguïté des choses que nous méprisons les anxieux, s'ils les prennent lourdement au sérieux. L'erreur de l'Eglise est moins dans la morale et dans les dogmes que dans la confusion du tragique, qui est un jeu, et du sérieux, qui est le signe du travail.

Par contre, ces étouffements inhumains, dont j'avais souffert en rêve, en dormant, parce qu'ils

n'avaient aucun caractère de sérieux, étaient pour ma résolution le prétexte favorable. Me souvenant du moment où j'étouffais, la souffrance me parut disposer un genre de chausse-trappe sans lequel le piège de la pensée ne pourrait être « tendu ». Il me plaisait de m'attarder à l'instant sur ce malheur imaginaire, et le liant à l'étendue absurde du ciel, de trouver dans la légèreté, le « manque de souci », l'essence d'une notion de moi-même et du monde que serait un saut. Dans une folle, cruelle et pesante symphonie, plaisamment jouée avec mon frère mort, la pointe hostile et dure d'un doigt, tout à l'heure enfoncée, dans mon rêve, dans le creux de mon dos — si cruellement que j'aurais crié, mais je ne pus émettre un son — était une rage qui, absolument, ne devait pas être mais était, était inexorable et « exigeait » la liberté d'un saut. Tout partait de là dans un emportement violent, mû par la cruauté inflexible du doigt : il n'était rien, dans mon supplice, qui ne soit arraché, porté à la douleur intolérable où l'on s'éveille. Mais, quand je m'éveillai de ce sommeil, E. debout devant moi me souriait : elle avait le même vêtement, plutôt la même absence de vêtements, qu'étendue dans sa chambre. J'étais mal remis de mon rêve : avec l'aisance qu'elle aurait eue, marquise, dans une robe à paniers, un sourire indéfinissable, une inflexion chaude de sa voix me rendit sans attendre au délice de la vie : — Monsignor daigne-t-il ?... me dit-elle. Je ne sais quoi de canaille ajoutait à la provocation du costume. Mais comme si, plus d'un instant, elle ne pouvait soutenir une comédie, elle laissa voir aussitôt la fêlure et d'une voix rauque demanda : — Tu veux faire l'amour ?

HAINÉ DE LA POÉSIE

*Un rayon de lumière orageuse, féérique, baignait
ma chambre : comme un saint Georges armé, juvénile
et illuminé, sur un dragon, elle se rua sur moi, mais
le mal qu'elle me voulait était d'arracher mes vêtements
et elle n'était armée que d'un sourire de hyène.*

TABLE DES MATIÈRES

L'ORESTIE	11
HISTOIRE DE RATS	61
DIANUS	143

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
POUR LE COMPTE DES AMIS DES
ÉDITIONS DE MINUIT MILLE EXEM-
PLAIRES SUR PAPIER D'ALFA DES
PAPETERIES DE NAVARRE NUMÉRO-
TÉS DE 1 A 1.000.

352